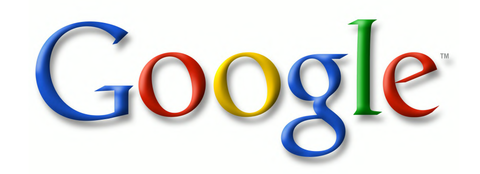

Google




JE MAINTIENDRAI
Hon.ble James Edw.d Harris.



UNS 158 b. 5
TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU MINA TIO MEA
Digitized by Google

ARISTE,

COMÉDIE

EN CINQ ACTES,

Dédiée à M. de la Harpe, de l'Académie Françoise.

Et représentée par les Comédiens Italiens ordinaires du Roi, le Mardi 9 Mars 1784, & jours suivants.

PAR M. DORFEUILLE.

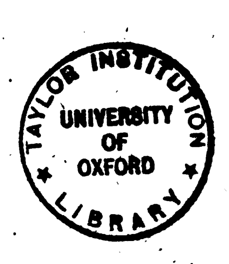


A PARIS,

Chez Couturier, Imprimeur-Libraire, Quai des Augustins.



M. DCC. LXXXIV.


TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
OF
OXFORD
LIBRARY

AVERTISSEMENT.

Le fonds de cet ouvrage m'a été communiqué : il avoit été près de deux ans entre les mains de feu M. *Saurin*, de l'Académie Françoise, qui avoit négligé d'en tirer parti. J'ai cru y découvrir le germe de quelques situations intéressantes que j'ai essayé de développer ; j'ai trouvé des caracteres qui m'ont paru bien établis ; j'ai tâché, en refondant l'intrigue, & en créant de nouvelles scenes, de leur donner toute l'extension dont ils étoient susceptibles. Mon travail peut se comparer à celui d'un Auteur qui transporte sur nos théatres une production étrangere. L'ancien manuscrit est entre les mains des Comédiens Italiens. J'y renvoye ceux qui pourroient douter de la véracité de mon aveu : il est prudent d'ôter à la malignité toutes ses ressources.

Là premiere représentation de cette Comédie a été fort orageuse, & j'ose dire que le Public ne l'a point entendue ce jour-là ; mais le Vendredi & le Mardi suivants, il a vengé la Piece en l'accueillant avec transport. Je dois ce bonheur aux Comédiens, qui, reconnoissant à travers les défauts de cet ouvrage, la marche de la bonne Comédie, ont réuni tous leurs efforts pour le faire réussir. Si je suivois les mouvemens de mon cœur, je nommerois avec éloge tous ceux qui ont joué dans la Piéce : je me bornerai à citer M. *Coursel* & Madame *Reymond* ; l'une chargée du rôle de *Lisette*, & l'autre de celui d'*Ariste*. Il seroit difficile de pousser plus loin qu'ils ne l'ont fait l'exacte imitation de la nature : ces deux Acteurs ont rappellé aux vrais amateurs du spectacle les beaux jours du Théatre. On a cru voir *Lanoue* & Mademoiselle *d'Angeville* ; &, dans le temps que M. *Molé*, par sa magie accoutumée, forçoit

le Public, au théatre françois, à reconnoître tout le mérite du *Jaloux* (*), il étoit bien glorieux à sa fille de protéger sur la scene rivale une Piece que la cabale & la prévention auroient étouffée sans elle.

(*) Cet ouvrage en cinq actes, de M. *Rochon de Chabannes*, vient d'ajouter beaucoup à la réputation de son auteur.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
ARISTE.	M. COURSEL.
M. ARGANTE, *frere d'Ariste.*	M. PERIGNY (*).
DAMIS, *fils d'Argante.*	M. REYMOND.
VALERE, *fils d'Ariste.*	M. GRANGER (**).
Mme. ARGANTE.	Mme. GONTHIER.
ISABELLE, *Pupille d'Argante.*	Mlle. DUFAYEL.
LISETTE, *Suivante d'Isabelle.*	Mme. REYMOND.
LA COMTESSE DE GERVAL.	Mme. VERTEUIL (**).
JULIE, *sa fille.*	Mme. JULIEN.
UN VALET.	M. LECLERC.

(*) A la premiere représentation, M. Perigny avoit un peu outré le caractere d'*Argante;* mais depuis il a su le ramener à un ton de vérité qui fait également honneur à sa sensibilité & à son intelligence. Cet Acteur devient de jour en jour plus cher au Public : il n'y a personne qui ne desire de le voir irrévocablement fixé à ce théatre.

(**) C'est par complaisance, & non par emploi, que M. Granger & Madame Verteuil se sont chargés de deux rôles subalternes, & si fort au-dessous de leurs talens. Le Public leur en a prouvé sa reconnoissance, & je ne puis assez publier la mienne.

La Scene est à Paris.



ARISTE,

COMÉDIE.



ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

ARISTE, ISABELLE, LISETTE.

LISETTE.

Oui, Monsieur, ce n'est pas façon de parler. Monsieur & Madame Argante sont sortis ensemble avec un air de cordialité tout extraordinaire : un tel prodige ne pouvoit annoncer un événement plus heureux que celui de votre retour.

ISABELLE.

Ma surprise, en vous voyant, égale ma joie; vous nous aviez menacés d'une plus longue absence.

LISETTE.

Franchement, vous êtes extrêmement nécessaire ici, & la présence de Monsieur votre fils ne gâte rien ! il est revenu avec vous sans doute ?

ARISTE.

Il sera ici dans le moment.

ISABELLE.

Mais par quelle heureuse aventure avons-nous donc si-tôt le plaisir de vous revoir ?

ARISTE.

C'est au contraire une aventure fâcheuse qui me rappelle ici.

ISABELLE.

Que dites-vous ? Vous m'allarmez : vous seroit-il arrivé quelqu'accident ?

ARISTE.

Non ; mais vous me connoissez trop pour ignorer la part que je prends aux disgraces de mes amis, & vous devez vous souvenir de m'avoir souvent entendu parler du Comte de Gerval.

ISABELLE.

Sans doute, & l'espérance de le revoir bientôt vous causoit un plaisir sensible.

ARISTE.

Nous espérions, mon fils & moi, passer quelques mois en Angleterre, chez cet ami que je n'avois pas vu depuis dix ans. Je quitte la France ; j'arrive plein de joie, je veux courir chez lui : hélas ! j'apprends que Gerval, suspect au Gouvernement Anglois, accusé par des scélérats en crédit, a été contraint de prendre la fuite, & qu'on a confisqué ses biens.

ISABELLE.

O Dieu !

ARISTE.

Depuis son éloignement, on a reconnu son innocence : le Roi lui-même a déclaré hautement qu'il veut réparer l'injustice qu'on a faite à Gerval ; mais on ne sait où le trouver. Un ami qui lui étoit resté dans sa disgrace, &

qui seul auroit pu nous informer de son sort, après avoir facilité sa fuite, venoit de s'embarquer pour l'Amérique.

ISABELLE.

Mais quoi! Gerval n'avoit-il aucuns parens?....

ARISTE.

Il n'avoit auprès de lui, en Angleterre, que sa femme & sa fille. Toutes deux ont voulu le suivre, & l'on croit que c'est en France qu'ils se sont retirés. Dans l'espérance de les y trouver, j'ai pris la résolution de revenir sur mes pas : voilà le sujet de mon prompt retour. Daignez satisfaire à-présent ma curiosité : comment se gouverne-t-on ici depuis mon absence?

LISETTE.

Fort mal. M. Argante, votre très-cher frere, devient plus impraticable de jour en jour, & l'on peut dire que, si Mademoiselle est tombée entre les mains du tuteur le plus maussade qui soit au monde, Monsieur votre neveu a eu le malheur de naître du pere le plus déraisonnable. D'autre part, Madame Argante idolâtre son fils plus que jamais : ce contraste merveilleux entretient entre la femme & le mari une querelle sans fin. Serez-vous toujours une mere aveugle? Serez-vous toujours un pere inhumain? Quelle foiblesse! Quelle rigueur! Vous le ferez mourir. Vous le perdez. La dispute s'échauffe : Monsieur s'emporte; Madame s'évanouit; Mademoiselle tremble; Damis craignant le courroux de son pere, & n'osant rentrer dans la maison, passe la nuit au bal.

ISABELLE.

Lisette, allez-vous continuer sur ce ton?

LISETTE.

Sans doute, Mademoiselle. J'ai grand tort en effet. L'enfer n'est pas pis que cette maison-ci : entendre toujours gronder le pere, ou voir gémir la mere. Oui, quand M. Argante

n'a point querellé dans le jour, cela le met de mauvaise humeur pour toute la soirée.

ISABELLE.

Mais, Lisette, doucement, je vous prie.

LISETTE.

J'acheverai, s'il vous plaît, Mademoiselle; je n'ai de bon temps que lorsque je dis du mal de lui: ne me privez pas de cette petite récréation. Dites-moi, je vous prie, Monsieur, vous qui êtes la raison même, ai-je tort? Vous riez; c'est avouer que Lisette parle sensément. D'ailleurs un maître qui gronde à tort & à travers, met ses gens hors d'état de pouvoir jamais démêler ce qui lui plaît ou ce qui le blesse. Puisque toutes nos actions, disent-ils, sont payées de la même monnoie, à quoi bon se contraindre? Aussi l'on a point vu & l'on ne verra point céans vieillir de domestique: il chassa derniérement, sans aucun sujet, la femme de chambre de Madame Argante; celle qui doit la remplacer aujourd'hui, prendra peut-être demain son parti.

ARISTE.

Et votre mariage avec Damis ne se termine-t-il point?

LISETTE.

Il n'est pas encore fait, graces au Ciel, & s'il dépendoit de moi, il ne se feroit jamais.

ARISTE.

Pourquoi?

LISETTE.

Parce que Damis ne convient point à Mademoiselle, & que je sais qu'elle ne peut ni ne doit l'aimer.

ISABELLE.

Comment, Lisette! vous ai-je jamais découvert là-dessus mes vrais sentimens?

LISETTE.

Et mort de ma vie, ma pénétration ne m'a-t-elle pas mis au fait ? Croyez-vous que je ne devine que ce que l'on me dit? Or, écoutez-moi : vous n'aimez point Damis qui vous est destiné, & je ne vous en blâme pas : vos deux caracteres different trop ensemble; mais vous êtes sensible & pleine de raison; vous voyez un jeune homme aimable & réservé, un jeune homme qui a toutes les qualités de l'âge mûr, avec tous les agrémens de la jeunesse; votre cœur le choisit, mais en secret, & tellement en secret, que vous n'osez vous l'avouer à vous-même, & tout cela par respect pour la mémoire d'un pere qui en avoit ordonné autrement : mais moi qui ne suis pas tenue aux mêmes égards pour le défunt, je vous apprends que ce jeune homme est le fils de Monsieur, qu'il se nomme Valere, oui, Valere. Ah! vous avez beau me faire des signes : c'est Valere que vous aimez. N'est-il pas plaisant que ce soit moi, cette pauvre Lisette, qui fasse les frais de l'aveu? une étourdie, une indiscrette, car vous allez m'honorer de tous ces beaux noms. Tout comme il vous plaira, Mademoiselle; trop heureuse, si mon étourderie peut avancer votre bonheur.

ISABELL

Que vous êtes ridicule, ma chere Lisette!

ARISTE

En effet, Isabelle, pourquoi votre pere a-t-il donné la préférence à mon frere pour être votre tuteur? Qu'il m'eût été doux d'assurer le bonheur de mon fils, en vous engageant à recevoir sa main! Voilà l'unique avantage que je lui aye jamais envié. Mais, sans doute, c'est lui qui rentre; j'entends un carosse : pardon, si je vous quitte

SCENE II.

ISABELLE, LISETTE.

ISABELLE.

Mais, Lisette, ne perdrez-vous point la mauvaise habitude de parler étourdiment?

LISETTE.

Je m'attendois à vos reproches, Mademoiselle.

ISABELLE.

Vous venez d'embarrasser Ariste avec vos discours ridicules.

LISETTE.

Quoi! parce que j'ai parlé de Valere?

ISABELLE.

Sans doute. S'il alloit imaginer que c'est moi qui vous ai dicté ce que vous venez de dire.

LISETTE.

Où seroit le grand malheur? Ai-je pu le désobliger en lui apprenant que son fils nous paroît préférable à son neveu?

ISABELLE.

Eh! je vous prie, ne me parlez plus de Valere.

LISETTE.

Me défendre de vous en parler, c'est avouer que vous le craignez.

ISABELLE.

En vérité, Lisette......

LISETTE.

Et le craindre, c'est......

ISABELLE.

Vous tairez-vous enfin?

LISETTE.

Je ne dis plus mot, Mademoiselle.

ISABELLE.

Vous faites bien.

LISETTE.

J'ai dit ce que j'avois à dire.

ISABELLE.

Encore.

LISETTE.

Je m'entretiens avec Lisette.

ISABELLE.

Oh! je vous défends d'ouvrir la bouche.

LISETTE.

Si je ne parle plus, vous rêverez; si vous rêvez, je penserai......

ISABELLE, *après une petite pause.*

Je voudrois bien savoir sur quoi vous fondez toutes vos belles imaginations.

LISETTE.

Je me tais.

ISABELLE.

Si jamais vous m'avez oui parler de Valere d'un ton qui puisse faire juger......

LISETTE.

Je pense.

ISABELLE.

Fort mal.

LISETTE.

Chacun pense comme il peut.

ISABELLE.

Assurément, nous n'avons jamais eu, Valere & moi, que des conversations très-froides.

LISETTE.

Oh!

ISABELLE.

Valere m'a paru même ne se piquer que d'indifférence.

LISETTE.

Hom! hom!

ISABELLE.

Il ne faut point tant secouer la tête. Ce que je dis, est vrai : sa froideur vise à l'impolitesse, & c'est le seul défaut que je lui connoisse.

LISETTE.

Hé! de grace, Mademoiselle, ne me parlez donc plus de Valere; c'est toujours vous qui y revenez : mais le voici. Sauve qui peut.

ISABELLE.

Rassurez-vous, je n'ai rien à craindre.

LISETTE.

Ah! c'est vrai. J'oubliois que les personnes nées indifférentes, comme vous l'êtes l'un & l'autre, peuvent se voir sans risque, & je vais me retirer, car vous n'avez pas besoin de moi.

ISABELLE.

Restez Lisette.

SCENE III.

VALERE, ISABELLE, LISETTE.

ISABELLE.

Vous voilà de retour plutôt que vous ne l'espériez, Monsieur.

VALERE.

Il est vrai que je craignois d'être privé plus long-temps du bonheur......

ISABELLE.

Point de complimens, Valere; parlons plus franchement; avouons que vous n'eussiez point été fâché de prolonger votre séjour en Angleterre : vous n'aimez point Paris.

VALERE.

Et quel sujet aurois-je de le haïr ?

ISABELLE.

Je ne sais; mais il me souvient que vous montrâtes, pour nous quitter, un empressement extraordinaire.

VALERE.

Je conviens que j'étois curieux de voir ce pays, &......

ISABELLE.

Et vous partîtes sans daigner nous dire adieu...... Vous souvient-il encore?

LISETTE.

A quoi bon rappeller cette petite négligence ? Vous souvient il de ceci ? Vous souvient-il de cela ? Éh ! souvenez-vous que vous êtes en présence l'un de l'autre, & laissez-là le souvenir des choses passées pour vous occuper du présent.

ISABELLE, *à Valere.*

Lisette est toujours la même, ou plutôt c'est pis que jamais; on ne peut plus la faire taire.

LISETTE.

Monsieur, avez-vous fait un bon voyage?

VALERE.

Il ne m'est rien arrivé de fâcheux : mais, quand tu devrois aussi me regarder comme un faiseur de complimens, je t'avouerai que je n'ai cessé un seul instant de regretter Paris.

LISETTE.

Cela est très-possible; & pour moi je penserois volontiers que ce fut la crainte de vous attendrir qui vous empêcha de faire des adieux.

VALERE.

Tu crois plaisanter?

LISETTE.

Oui, en vérité; car, avec le sang-froid que je vous connois, je suis persuadée que vous quitteriez parens, amis, maîtresse même......

VALERE.

Quoi! tu me soupçonnerois insensible à ce point?

ISABELLE, *à Valere.*

Elle est folle, vous dis-je; je vais l'emmener : allons, Lisette.

LISETTE.

Encore un petit mot, de grace. Est-ce un beau pays que l'Angleterre?

VALERE.

Je t'en ferai la description une autre fois; mais il faut me dire auparavant qui t'a pu donner si mauvaise opinion de moi.

LISETTE.

Qui? Une personne avec qui je raisonnois quand vous êtes entré.

VALERE, *à Isabelle.*

Quoi! Mademoiselle, il seroit possible que vous me connussiez si mal!

ISABELLE.

Lisette, suivez-moi, vous dis-je.

LISETTE.

Pourquoi donc se retirer quand la conversation commence à devenir intéressante?

VALERE.

Je le vois bien, Madame, vous......

LISETTE.

Madame! Madame! que signifie ce mot de Madame? Graces à Dieu, nous sommes encore Mademoiselle.

VALERE.

Quoi! le mariage ne seroit pas fait?

LISETTE.

Non, sans doute.

VALERE.

Dieux! qu'entends-je?

LISETTE.

Eh quoi! ne l'auriez-vous pas su? Ne l'auroit-on pas écrit à Monsieur votre pere?

VALERE.

Je n'ai osé lui en demander des nouvelles dans la crainte de devenir trop certain de mon malheur; car enfin je partis pour n'être pas témoin du bonheur de Damis.

LISETTE.

Miséricorde! Oh! pour le coup, Mademoiselle, sauvons-nous.

VALERE.

Je sais que je vous offense; mais n'ai-je pas assez long-temps étouffé mes soupirs? J'ai fait plus; j'ai voulu vous éviter. Que l'absence a peu de pouvoir contre une passion soutenue par l'estime la plus parfaite! C'est en vain que j'ai voulu m'en distraire: plus je cherchois à la combattre, plus j'ai senti mon impuissance, & plus votre victoire a été complette.

ISABELLE.

Lisette, voilà ce que votre imprudence m'attire. Valere, le mariage n'est point fait; mais peut-être il se fera bientôt. Qu'espérez-vous de l'aveu que vous osez me faire?

VALERE.

Qu'il vous inspire au moins quelques sentimens de pitié: permettez-moi de m'en flatter, Mademoiselle.

ISABELLE.

Si je vous permettois de croire que je vous plains, Valere, ce seroit vous avouer..... Mais cet entretien a déjà trop duré. Vous m'estimez, & je veux que vous m'estimiez toujours.

VALERE.

Ah! pouvez-vous craindre que je cesse jamais?...... Elle fuit, & ne veut plus m'écouter. Ah! Lisette, ma chere Lisette!......

LISETTE.

On ne veut pas vous laisser croire qu'on vous plaint, & l'on se sauve : si j'avois pour vous un penchant que je voulusse combattre, j'en ferois autant, & vous devez m'entendre. Mais voici Damis : je vous laisse avec lui. Adieu, Monsieur. (*Elle sort*)

VALERE, *seul.*

Ah! je ne puis le voir sans frémir.



SCENE IV.

DAMIS, VALERE.

DAMIS, *accourant l'embrasser.*

EH! bonjour, mon cher cousin. Je viens d'apprendre ton arrivée : que j'ai de joie de te revoir! Oh! je veux t'embrasser encore.

VALERE.

Je ne suis pas moins charmé que toi du plaisir......

DAMIS.

J'en doute, car tu m'en assures d'un air chagrin; qu'as-tu?

VALERE.

Je n'ai rien.

DAMIS.

Tu n'as rien; tu mens.

VALERE.

Non, je te jure!

DAMIS.

Oh! tu me jures mal. Quelque chose sûrement t'occupe la cervelle : ne seroit-ce point une petite inclination que tu aurois laissée là-bas?

VALERE.

Moi?

DAMIS.

Tu es amoureux, sur ma parole.

VALERE, *embarrassé.*

Moi je serois amoureux! tu te trompes.

DAMIS.

Moi je serois amoureux! le pauvre enfant! Vas, tu n'en serois que plus aimable, si tu aimois. Tu soupires; tu es amoureux fou, je le gagerois : je dois m'y connoître moi, car je le suis à la rage.

VALERE.

On juge souvent des autres par soi-même : vous êtes donc amoureux?

DAMIS.

D'où vient ce ton grave? Es-tu fâché que je le sois?

VALERE.

Et pourquoi cela me fâcheroit-il? (*à part.*) Où me vois-je réduit?

DAMIS.

Est-ce une chose si étrange à mon âge?

VALERE.

Non, sans doute.

DAMIS.

Mais à propos tu viens de voir Isabelle. Dis-moi : ne l'as-tu pas trouvée embellie? Elle est aimable au moins; avoue la vérité.

VALERE.

D'accord.

DAMIS.

Tu ne réponds que par monosyllabes : à qui diable en

as-tu avec ton sérieux ? Feras-tu toujours le Caton ? Tu t'amuses à écouter ton pere...... Là, dis : est-ce que tu ne trouves pas Isabelle charmante ?

VALERE.

Eh ! oui.

DAMIS.

Les graces de son esprit ajoutent encore à sa beauté. N'admire-tu pas comme elle sait unir les agrémens de la jeunesse à la vertu la plus austere ?..... Mais réponds donc.

VALERE.

Eh ! je vous ai déjà répondu vingt fois.

DAMIS.

Voyez le grand mal que je lui fais. Tiens, mon cher Valere, parles-moi sincérement : si tu étois à ma place, & qu'on voulût te la faire épouser ?

VALERE.

Si l'on vouloit me la faire épouser !

DAMIS.

Tu n'en voudrois rien faire, à ce que je vois, malgré toutes ses belles qualités, malgré ses charmes.

VALERE, *à part.*

J'enrage. Feignons cependant. (*haut.*) Mais ses charmes.

DAMIS.

Ah ! mon pauvre garçon, je le vois, tu penses comme moi.

VALERE.

Comment ?

DAMIS.

Oui, tu es de mon goût ; tu la trouves admirable, mais tu ne l'aimes pas : je n'ai donc pas si grand tort que je croyois.

VALERE.

Explique-toi. Quoi donc ! tu n'aimes pas Isabelle ?

DAMIS.

Non.

VALERE.

Tu ne l'aimes point.

DAMIS.

Non, te dis-je, non.

VALERE.

Et cet éloge que tu viens d'en faire.

DAMIS.

C'étoit pour t'engager à l'aimer pour moi; mais je me suis mal adressé.

VALERE.

Explique-toi mieux.

DAMIS.

Mon pere veut que j'épouse Isabelle; mon cœur est engagé ailleurs. Je voudrois trouver quelqu'honnête défaite, & j'avois jetté les yeux sur toi; mais tu me parois......

VALERE, *l'embrassant.*

Eh! non, non, mon cher ami, je l'adore. Ne me trompe-tu point, Damis?

DAMIS.

Tout beau, tout beau, Monsieur le passionné: vous voulez me jouer; je ne donne pas dans ce panneau-là. Toi tu aimerois Isabelle; je ne suis pas assez heureux pour que cela m'arrive.

VALERE.

Je te dis que je l'aime à la fureur.

DAMIS.

S'il étoit vrai, en aurois-tu fait mystere jusqu'à-présent?

VALERE.

Que ne m'en a-t-il point coûté pour garder le silence! Si je ne t'avois pas autant chéri...... Ah! ça sérieusement, est-il possible que tu ne l'aimes point?

DAMIS.

Mais toi-même est-il bien vrai?

VALERE.

Je l'adore, te dis-je...... Peut-être aussi veux-tu me

tirer mon secret ; Damis, si vous vous avisiez de me jouer un pareil tour......

DAMIS.

Non, non, ne crains rien, mon cher ami ; mon cœur est trop engagé..... Et par quelle aventure ! elle est étonnante. Je puis compter sur ton amour pour Isabelle au moins. J'aime une inconnue.

VALERE.

Une inconnue !

DAMIS.

Oui. L'histoire est des plus singulieres : je revenois de la promenade ; je rencontre une jeune personne, belle, ah belle ! Imagine-toi ce qu'il y a de plus beau.

VALERE.

Isabelle, par exemple.

DAMIS.

Oui, Isabelle ! Y pense-tu ? Isabelle !

VALERE.

Tu m'avois dit d'imaginer ce qu'il y a de plus beau : j'ai peut-être été trop loin.

DAMIS.

Quoi ! tu oserois soutenir que ma charmante...... Attends un peu : ma charmante !...... J'enrage ; je ne sais pas son nom.

VALERE.

Tiens, laissons-là la dispute. Je vois bien que nous sommes aussi amoureux l'un que l'autre. Accordons-leur même beauté.

DAMIS.

Soit. Je trouvai donc cette merveilleuse personne avec une femme âgée, que je crois sa mere ; car elles étoient toutes deux en grand deuil. Ah ! que le noir sied bien à un beau visage !

VALERE

Si tu fais à chaque instant des réflexions, ton histoire durera

durera jusqu'à demain. Enfin tu trouvas ces deux femmes qui revenoient de la promenade.

DAMIS.

Oui, elles revenoient de la promenade. Comment sais-tu cela toi ?

VALERE.

Parce que tu me l'as déjà dit deux fois.

DAMIS.

Bon, bon, bon : deux coquins les insultaient ; je mis l'épée à la main pour les défendre.

VALERE.

Tu fis fort bien.

DAMIS.

De ma vie je ne me suis battu d'aussi grand cœur ; j'y allois de toute mon ame ; je sentois augmenter mon courage en la regardant. Le combat fut court : mes faquins prirent la fuite. J'eus regret de ce qu'il ne dura pas plus long-temps, j'aurois voulu me battre toute la journée en sa présence.

VALERE.

Sans doute qu'après le combat elle te fit de grands remercîmens.

DAMIS.

Quels remercîmens ! qu'elle a d'esprit ! Grand Dieu ! Je voulois les reconduire ; mais la mere s'y opposa. Je les suivis de loin pour apprendre leur demeure, & je les perdis de vue en soupirant, bien résolu de leur aller rendre visite le lendemain : cependant le croirois-tu ? j'ai été huit grands jours sans oser me présenter chez elles : j'allois jusqu'à la porte avec une intrépidité incroyable, oh ! j'étois brave alors ; mais, une fois arrivé, toute ma valeur me quittoit ; je n'osois

me faire ouvrir; je restois dans le quartier, attendant qu'elles sortissent, & tout mon plaisir se réduisoit à les voir passer tous les jours. Hier enfin je pris mon parti; je m'armai de courage; je frappai à la porte.

VALERE.

Eh bien! tu lui parlas donc?

DAMIS.

Point du tout. La mere reçut ma visite, & me dit d'un ton fort sérieux que sa fille étoit sortie. Je savois le contraire, car j'avois entendu sa voix; cependant il fallut en passer par-là; mais j'y veux retourner aujourd'hui & sûrement....

VALERE.

Quoi! que veux-tu faire?

DAMIS.

La voir, lui dire que je l'adore, & lui proposer de m'épouser en secret.

VALERE.

L'épouser!

DAMIS.

Sans doute.

VALERE.

Y penses-tu?

DAMIS.

Très-bien. Vois-tu, mon cher Valere, je voudrois pouvoir accorder mon devoir avec ma passion; mais cela ne se peut pas. Mon pere a promis ma main sans consulter mon cœur; mon cœur me force à la donner sans consulter mon pere. Je n'ignore pas que ce pere-là fera grand bruit; mais enfin l'affaire sera finie: ma mere prendra soin de l'appaiser.

VALERE.

Je doute qu'elle y réussisse, & tu dois craindre qu'il ne se porte à des extrêmités....

DAMIS.

Veux-tu que je te dise ? ses fréquens emportemens m'ont ôté toute crainte ; je ne sais plus même distinguer si c'est mauvaise humeur ou raison qui le fait parler.

VALERE.

Mais ne te reprocheras-tu pas à toi-même ?......

DAMIS.

Oh ! ma foi, je suis si las des reproches dont mon pere m'accable sans cesse, que je me garderai bien de m'en faire jamais. Le croirois-tu ? je ne crains en ceci que mon oncle. Lorsqu'il cause avec moi, il commence toujours malignement par me mettre à mon aise, & par-là me séduit si bien, qu'il me force insensiblement à parler & à penser comme lui. J'ai beau m'en défier, l'ascendant qu'il a sur moi, est toujours le plus fort. Tu ne me reconnoîtrois pas si tu nous voyois ensemble ; je deviens presque aussi sage que toi ; ce qui me paroîtroit aussi sensé que plaisant, quand je suis avec les gens de mon âge, me semble ridicule & impertinent quand je suis avec lui. Oui, ses discours ont je ne sais quelle force insinuante, dont il m'est impossible de me garder. Ah ! c'est un homme bien dangereux pour moi que cet oncle-là. Quand mon pere me parle, au contraire il crie si fort, que, grace au ciel, il me rend sourd...... Je viens de te découvrir tout ce que je pense : garde-toi d'en rien dire à mon oncle au moins ; je serois perdu. Adieu, mon ami. (*Il sort.*)



SCENE V.

VALERE, *seul.*

N'EN rien dire à mon pere, ce seroit pourtant l'unique moyen de prévenir le danger où il s'expose. Aimer à la

fureur une femme dont il ne ſait pas même le nom! que les paſſions ſont aveugles! Mais moi-même qui veux raiſonner, ſuis-je plus ſage? & garder ſon ſecret, n'eſt-ce pas devenir ſon complice? Hélas! mon amour pour Iſabelle, & la crainte de la perdre, ne l'aſſurent que trop de ma diſcrétion.

Fin du premier Acte.



ACTE II.



SCENE PREMIERE.

MADAME DE GERVAL, JULIE.

Mad. DE GERVAL.

C'est ici que Madame Argante nous a fait dire de paſſer pour l'attendre. Dans l'état de douleur où nous ſommes, nous avons beſoin d'être ſeules.

JULIE.

De grace, ma mere, eſſuyez vos larmes.

Mad. DE GERVAL.

Plus j'y penſe, plus ma conſtance m'abandonne. Que venons-nous faire ici, ma fille ? Songez-vous que je viens vous préſenter à Madame Argante pour la ſervir ?

JULIF.

Je ſonge que je vais me mettre en état de vous ſecourir, & j'oublie tout le reſte.

Mad. DE GERVAL.

O Ciel ! dans quel état déplorable nous réduiſez-vous ! Quel affreux enchaînement de malheurs ! O Gerval ! ô mon époux ! ta perte me ſera toujours nouvelle...... Quoi ! ma fille, vous allez dépendre des caprices d'une maîtreſſe !

JULIE.

Eh ! quelle autre reſſource nous reſte-t-il ? La mort de mon pere a mis le comble à nos infortunes : mais, Madame, croyez que, dans cet état d'abaiſſement, je ſaurai conſerver

le caractere de Julie. Je puis perdre de vue l'état de ma naissance, sans oublier les sentimens qu'elle doit m'inspirer. Je me flatte que Madame Argante sera touchée de trouver en moi une façon de penser peu commune aux personnes nées pour servir : je ne négligerai rien pour tâcher de lui plaire. Hélas ! pourra-t-elle m'aimer sans chercher à vous soulager dans les besoins qui me percent le cœur ? Ma mere, ne troublez plus, par vos pleurs, la joie que cette seule idée me cause : songez, de grace, que voilà l'unique espoir flatteur que vos malheurs me permettent de concevoir. Oui, ma mere, je vais vous être utile. Ah ! croyez que ce motif ennoblit l'emploi le plus bas.

Mad. DE GERVAL.

Ah ! ma fille, plus vous me faites paroître de vertu, moins je puis me résoudre à me séparer de vous.

JULIE.

Tout le veut aujourd'hui, Madame, mon intérêt autant que le vôtre; car enfin, vous n'ignorez pas que ce jeune homme qui prit, ces jours passés, notre défense, cherche à rompre un silence, qu'il paroît n'avoir gardé que malgré lui. Hélas ! c'est le seul qui nous ait protégées dans nos malheurs. S'il vient à nous attaquer, qui nous défendra contre lui ?

Mad. DE GERVAL.

Votre vertu.

JULIE.

Ah ! ma mere, je puis, sans craindre de m'exposer à vos reproches, vous faire l'aveu d'un penchant que je combats.... C'est m'engager à le surmonter, que d'oser vous le confier. Eh ! qui peut mieux qu'une si digne & si tendre mere ?.... Mais on vient.

Mad. DE GERVAL.

Quel personnage allons-nous faire, grand Dieu !

SCENE II.

LISETTE, ISABELLE, MADAME ARGANTE, JULIE, MADAME DE GERVAL.

Mad. ARGANTE, *à Isabelle.*

VENEZ la voir avec moi, Mademoiselle.... La voici. Ah! la belle physionomie! Vraiment on me l'avoit bien dit. (*A Madame de Gerval.*) Bonjour, ma chere Dame; vous me paroissez encore dans une grande affliction : apparemment il n'y a pas long-temps que vous avez perdu votre mari... Mon Dieu, que je souffre à voir d'honnêtes gens dans la peine! Votre fille a-t-elle déjà servi?

Mad. DE GERVAL.

Elle n'étoit pas née pour cela, Madame.

Mad. ARGANTE.

Oui, je voyois bien à votre air qu'il falloit que vous fussiez d'honnête famille.... C'est sans doute quelque revers de fortune qui vous jette dans le besoin. (*A Isabelle.*) Je vous avoue qu'elles me touchent l'une & l'autre.

ISABELLE.

Cette fille-là a un air noble & sage, qui prévient d'abord en sa faveur. Qu'en dis-tu, Lisette?

LISETTE.

Oui, tout nouveau, tout est beau.

Mad. DE GERVAL.

Je crains seulement qu'elle ne soit bien jeune.

JULIE.

Hélas! Madame, c'est ma jeunesse qui doit vous parler pour moi. Puisque je suis obligée de quitter ma mere, dai-

gnez me retirer auprès de vous; daignez me procurer le bonheur de pouvoir, en vous servant, acquérir les vertus que vous pratiquez.

Mad. ARGANTE.

Cette jeune enfant est bien intéressante.

ISABELLE.

Elle me surprend & me touche.

Mad. ARGANTE.

Mais, ma belle amie, vous formez-vous une idée de ce qu'est en effet le service?... Pourrez-vous jamais résister à...

JULIE.

Puis-je rien trouver d'impossible, Madame, animée du désir d'être utile à ma mere, & de répondre à vos bontés?

Mad. ARGANTE.

Eh bien, ma chere fille, je vous retiens; comptez que vous allez trouver en moi une amie plutôt qu'une maîtresse, si je trouve en vous les vertus que promettent votre physionomie & vos discours. (*A Madame de Gerval.*) Madame, vous pouvez la laisser.

Mad. DE GERVAL.

Quoi! (*à part.*) me séparer d'elle! (*haut.*) Ah! Madame, que cet instant est cruel! Accordez-moi du moins le reste de cette matinée. Permettez que je l'emploie à pleurer avec elle. Vous êtes mere, & vous devez concevoir ce qu'il en coûte.

Mad. ARGANTE.

Oui, je suis mere, & plus sensible qu'une autre. Ah! si mon fils me quittoit, j'en mourrois de douleur. J'imagine aisément quel doit être votre chagrin; songez cependant qu'en me confiant votre fille, vous ne la perdez point: vous pourrez, quand vous voudrez, venir ici passer une partie de la journée avec elle: mais allez, je consens à tout ce que vous me demandez. (*A Julie.*) Comment vous nommez-vous?

JULIE.

Julie.

Mad. ARGANTE.

Allez, Julie; je vous attends avec impatience.

(Julie & Madame de Gerval sortent.)



SCENE III.

MADAME ARGANTE, ISABELLE, LISETTE.

Mad. ARGANTE.

CETTE fille m'a frappée d'abord, mais d'une façon....

ISABELLE.

Moi, je l'ai déjà prise en amitié.

Mad. ARGANTE.

Que j'aime aussi cette pauvre femme qui aime tant sa fille! C'est une chose si louable que d'aimer ses enfans! Il est vrai que cette tendresse nous cause quelquefois bien des tourmens. Hélas! il ne se passe pas un jour que je n'éprouve quelque nouvelle inquiétude. Si l'on me dit que mon fils est chez lui, je crains qu'il ne s'attriste; s'il rentre de bonne heure, je le crois incommodé; s'il revient tard, je tremble que son pere n'en ait connoissance; si ses traits sont altérés, je le crois fort malade; la moindre pâleur m'épouvante.

LISETTE.

Et pour peu qu'il ait bon visage, vous lui croyez la fiévre. Voulez-vous que je vous le dise, Madame? vous avez sur ma foi trop de bonté, & Monsieur votre fils en abuse.

Mad. ARGANTE.

Voilà de vos discours, Lisette. Y a-t-il une mere, à votre

avis, qui ſache mieux que moi cacher ſa foibleſſe? ſi pourtant c'eſt une foibleſſe que d'aimer ſes enfans.

LISETTE.

Quoi! Madame, vous vous figurez que Monſieur Damis ignore à quel point vous l'aimez?

Mad. ARGANTE.

Hélas! comment le ſauroit-il? Je ne lui laiſſe pas paroître la moitié de la tendreſſe que j'ai pour lui.

LISETTE.

Cette moitié-là vaut bien un tout.

Mad. ARGANTE.

Je ſors de ſon appartement; ſi vous aviez vu ſon air abattu, vous conviendriez que j'ai raiſon de craindre. Ah! ſans doute il a quelques chagrins cachés, cet enfant-là.

LISETTE.

Il faut en effet qu'ils ſoient bien cachés, ſes chagrins, car on n'entend parler que de ſes plaiſirs.

Mad. ARGANTE.

Liſette, vous devenez inſupportable; vous ne reſpectez plus perſonne.

ISABELLE.

C'eſt ce que je lui dis à chaque inſtant.

LISETTE.

Voyez, je vous prie, le grand mal que je fais d'avertir Madame qu'elle gâte Monſieur ſon fils. Eh Madame! lui-même en eſt quelquefois honteux. Je ne vous dis cela que parce que je m'intéreſſe à vous; le cœur me ſaigne de vous voir eſſuyer tous les jours de nouvelles ſcènes. Quoi! voulez-vous éternellement être punie des ſottiſes qu'il fait? Monſieur Argante ne vous chicane-t-il pas aſſez pour votre compte? Croyez-moi, laiſſez le pere & le fils vuider leurs différens enſemble. Soyez huit jours ſans vous mêler de leurs affaires; ou Damis ſe mettra à la raiſon, ou Monſieur Argante deviendra plus doux. C'eſt l'intérêt que vous prenez

à tout cela qui les empêche de s'accorder. Monsieur votre fils, trop sûr de vos bontés, craint peu les réprimandes de son pere; Monsieur votre mari, très-certain de vous désobliger, se plaît à persécuter Monsieur son fils.

Mad. ARGANTE.

Il est vrai que Monsieur Argante est quelquefois d'une humeur....

LISETTE.

Quelquefois, Madame! quelquefois! & dites donc toujours. Il est près d'étouffer quand son fils ou ses domestiques n'ont pas l'attention de lui fournir des occasions de gronder. Vous, Mademoiselle, si vous n'y prenez garde, vous perdrez le bonheur de vos jours avec vos déférences aveugles; à de l'obstination, morbleu, c'est de l'obstination qu'il faut: il y a long-temps que je vous le dis, mais vous n'en faites rien; prenez-moi pour modèle, & les choses n'en iront que mieux.

SCENE IV.

MONSIEUR ARGANTE, MADAME ARGANTE, ISABELLE, LISETTE.

M. ARGANTE.

Ah! vous voilà toutes assemblées fort à propos.

LISETTE, *à demi-bas.*

Oui, pour vous entendre quereller.

M. ARGANTE.

Que dites-vous?

LISETTE.

Moi, Monsieur? Je n'ouvre pas la bouche.

M. ARGANTE, *à Isabelle.*

Je ne sais si c'est vous qui la rendez de l'impudence dont elle est, mais il me semble....

ISABELLE.

Quoi! Monsieur, me croyez-vous capable?...

M. ARGANTE.

Eh, eh, je sais ce qui se passe : mais je vous avertis que ma douceur commence à se lasser; je m'apperçois qu'on en abuse. Vous, Mademoiselle, qui vous piquez tant de n'avoir d'autre volonté que la mienne, vous, dis-je, qui vous croyez merveilleuse, parce que, grace à mes soins, vous n'êtes pas tout à-fait si ridicule que les autres....

ISABELLE, *avec douceur.*

Monsieur, je n'ignore pas que je dois tout aux soins généreux que vous avez bien voulu prendre de mon éducation.

M. ARGANTE.

Je ne sais si vous en êtes bien persuadée, & si l'orgueil ne vous fait point, en secret, attribuer à votre heureux naturel ce qui n'est que le fruit de mes peines : mais je vais connoître enfin quels sont vos sentimens pour moi, par la façon dont vous allez accueillir la nouvelle que je vais vous annoncer. Je prétends, Mademoiselle, que vous épousiez aujourd'hui.... Que veut dire ce trouble?

ISABELLE.

Monsieur.

M. ARGANTE, *s'emportant.*

Voilà donc comme vous savez obéir? Aurois-je tort de m'emporter? & ne faut-il pas toute la modération que j'ai?

ISABELLE.

Quoi, Monsieur?

LISETTE, *bas à Isabelle.*

Ferme.

M. ARGANTE.

Ah! vous avez beau dire, vous épouserez ce soir mon fils....

Mad. ARGANTE, *avec douceur.*

Mais, Monfieur ?...

M. ARGANTE.

Mais, Madame, trouvez bon, s'il vous plaît, que je me faffe obéir une fois en ma vie.

LISETTE, *bas à Ifabelle.*

Ne fléchiffez pas. Souvenez-vous que Valere....

M. ARGANTE, *à Ifabelle.*

Tenez-vous confeil avec cette jolie fille? (*A Lifette.*) Paffez de ce côté-ci. Eh bien, Mademoifelle, votre réfolution eft donc?...

ISABELLE.

Ma réfolution eft telle qu'elle a toujours été, Monfieur.

M. ARGANTE.

Et de quoi faire enfin?

ISABELLE, *modeftement.*

D'obéir.

LISETTE, *avec un figne de dépit.*

Hom!

M. ARGANTE.

Vous épouferez mon fils?

ISABELLE.

Je n'ai jamais eu de plus grand plaifir que de vous marquer ma foumiffion.

M. ARGANTE.

Ouais! on a bien de la peine à vous mettre à la raifon.

ISABELLE, *modeftweent.*

Monfieur, fi vous aviez daignez m'entendre d'abord....

M. ARGANTE.

Je vous prie, parlez-moi avec un peu moins de hauteur. Vous prenez un petit ton....

LISETTE, *à part.*

A qui en a-t-il? Que prétend-il donc?

M. ARGANTE.

Je vous entends, vous. Que marmottez-vous là?

LISETTE.

Si vous m'avez entendu, vous devez ſavoir ce que j'ai dit.

M. ARGANTE.

Ah, ah, vous raiſonnez! Voulez-vous bien me dire tout à l'heure?....

LISETTE, *gagnant le fond du théâtre.*

Eh bien, Monſieur, puiſque vous voulez abſolument ſavoir ce que je diſois; puiſqu'il faut ici rendre compte, même de ſes penſées, je vais le faire, & de tout mon cœur. Je riois de vous voir furieux de ce que Mademoiſelle, par une obéiſſance outrée, vous ôte un ſujet de gronder ſur lequel vous aviez dû compter: j'enrageois en même temps de la voir ſi foible, ſi timide, &....

M. ARGANTE.

Comment! impudente, vous oſez la blâmer!

LISETTE.

De grace, ne m'interrompez pas, Monſieur; il me reſte encore à vous apprendre que j'allois parler pour ma maîtreſſe, & vous dire que j'aimerois mieux reſter fille toute ma vie, que de paſſer deux jours dans la maiſon d'un beau-pere tel que vous.

M. ARGANTE.

Coquine!

LISETTE.

Je penſois bien que vous parler ainſi, c'étoit vous demander mon congé; je penſe à préſent que vous ne pouvez me faire une plus grande grace que de me l'accorder; &, ſi je l'obtiens, je ne penſerai qu'à m'en réjouir.

M. ARGANTE.

Je ne ſais qui me tient....

LISETTE, *au fond du théâtre.*

Encore un mot, & ce ſera tout. Croyez, Monſieur, qu'en vous informant ainſi de mes penſées paſſées, préſentes &

à venir, je vous rends compte des ſentimens de tous ceux qui ont eu, qui ont & qui auront l'honneur de vous ſervir... (*Elle lui fait une profonde révérence.*) Je n'en ſuis pas moins, avec reſpect, votre très-humble & très-obéiſſante ſervante, LISETTE.



SCENE V.

MONSIEUR ARGANTE, MADAME ARGANTE, ISABELLE.

M. ARGANTE.

MADEMOISELLE, & vous, Madame, voilà comme vous inſtruiſez les domeſtiques : qu'on me la chaſſe; mais, non..... ne lui dites rien encore; ſes impertinences m'inſtruiſent de votre façon de penſer à mon égard; vous m'entendez, je crois?

ISABELLE.

Quoi, Monſieur! vous pourriez ſoupçonner?....

M. ARGANTE.

Mademoiſelle, ſongez à m'obéir, & non à vous excuſer.

ISABELLE.

J'ai promis, Monſieur, il ſuffit. Je regarde déjà Damis comme mon époux; & quand mon obéiſſance ſeroit un ſacrifice, comptez-vous aſſez peu ſur ma vertu pour l'en croire incapable? Il pourroit m'en coûter, que je ſaurois m'interdire juſqu'au moindre murmure, & ce n'eſt pas d'aujourd'hui que j'ai appris à renfermer mes plaintes. Adieu, Monſieur; ſur-tout ne vous emportez pas; vous voyez toute ma douceur dans ma réſignation à vos ordres; c'eſt à vous d'épargner ma ſenſibilité.



SCENE VI.

MONSIEUR ARGANTE, MADAME ARGANTE.

M. ARGANTE.

Si je n'y mets ordre, on me chassera bientôt de ma maison : chacun y parle en maître. Madame, où est donc votre fils? Je ne l'ai point vu d'aujourd'hui. Est-il de quelque nouvelle partie ?

Mad. ARGANTE.

Non, Monsieur, il est dans sa chambre; il ne me paroît pas en trop bonne santé : je crois même l'avoir entendu se plaindre,

M. ARGANTE.

C'est-à-dire, qu'il fait le malade. Ah! je saurai le guérir, le fat! Oser se plaindre!

Mad. ARGANTE.

Mais quoi, Monsieur! s'il est indisposé!

M. ARGANTE.

Indisposé! belle raison! A son âge, Madame, on creve de santé.

Mad. ARGANTE.

Pouvez-vous en parler avec tant de dureté ?

M. ARGANTE.

Et vous avec tant de foiblesse?

Mad. ARGANTE.

Pere inhumain!

M. ARGANTE.

Eh! mere idolâtre!

Madame

Mad. ARGANTE.

Eh bien! Monsieur, je l'abandonne à vos caprices; mais; pour vous laisser plus libre d'exercer votre cruauté, je vois bien qu'il faut que je me sépare de vous; tant que nous serons ensemble, ne croyez pas que je puisse supporter vos mauvaises façons pour lui. Hélas! si je l'aimois moins, peut-être vous seroit-il moins odieux. En le traitant ainsi, je m'apperçois bien que c'est moi que vous voulez faire souffrir. Vous l'aimerez peut-être, quand je n'y serai plus.

M. ARGANTE.

Oh! j'aime mon fils autant que vous; mais ma tendresse est plus éclairée, & ma sévérité le prouve.

SCENE VII.

LES PRÉCÉDENS, ARISTE.

ARISTE.

Mon frere.... Mais qu'est-ce donc, ma sœur? qu'avez-vous? vous pleurez!

M. ARGANTE.

Ne connoissez-vous pas les femmes? Elles ne s'affligent jamais, mais elles pleurent toujours.

ARISTE.

Mais quoi?.... ma sœur....

Mad. ARGANTE.

Eh! comment soutenir la barbarie d'un pere pour son fils?

ARISTE.

Ah!

M. ARGANTE.

Peut-on voir, sans entrer en courroux, la foiblesse d'une

mere aveugle? Eh bien! vous voulez perdre votre fils; c'en est fait, je le livre aux emportemens de sa jeunesse, & à votre pernicieuse complaisance. Qu'on ne m'en parle plus.

Mad. ARGANTE.

Non, non, Monsieur. Je vous l'ai déjà dit, redoublez, s'il est possible, vos mauvais traitemens; faites-le mourir, je ne m'en mêlerai pas davantage.

ARISTE.

Fort bien. Vous l'abandonnez l'un & l'autre.

M. ARGANTE.

Mais, ai-je tort?

ARISTE.

Oui, certainement.

Mad. ARGANTE.

N'est-il pas vrai, mon frere, que j'ai raison de lui reprocher?

ARISTE.

Non, je vous condamne tous deux. Vos foiblesses, ma sœurs, & les rigueurs de mon frere, font également tort à Damis. Vous n'avez jamais su, ni l'un ni l'autre, lui parler raison. Il s'est vu jusqu'ici flatter à l'excès par sa mere, & trop maltraiter par son pere. Eh! que pouviez-vous espérer de deux éducations si contraires, dont l'une suffiroit pour perdre un jeune homme?

M. ARGANTE.

C'est-à-dire, que vous auriez voulu?...

ARISTE.

J'aurois voulu vous voir agir en pere, & non pas en févere précepteur. Jamais vous n'avez su donner de conseils à Damis; il n'a reçu de vous que les plus aigres réprimandes.

Mad. ARGANTE.

Vous avez raison, mon frere; mais moi....

ARISTE.

Eh bien?

Mad. ARGANTE.

Ne m'avez-vous pas entendu cent fois dire à mon fils ?...

ARISTE.

Je vous ai toujours entendu lui faire peur de son pere ; mais c'étoit la crainte de lui-même qu'il falloit lui inspirer. Il faut, ma sœur, pour détourner les jeunes gens du mal, leur bien faire sentir le tort qu'ils se font en s'y livrant ; & lorsqu'ils ne le fuyent que pour éviter une sévere réprimande, on doit peu compter sur une vertu qui n'a de principes que la crainte ; en un mot, c'est l'obéissance d'un esclave, & non celle d'un fils.

M. ARGANTE.

Le beau discours !

ARISTE.

Je le crois juste. Oui, je pense que c'est par un chemin riant qu'il faut conduire la jeunesse à la vertu, & que l'on doit rarement employer les menaces, si l'on veut qu'elles fassent effet. Plus on nous croit d'un tempérament doux & tendre, plus notre courroux allarme & devient utile dans l'occasion. Croyez-moi, mon cher frere, la crainte que nous devons imprimer à nos enfans ne peut les mettre à la raison qu'autant que nous leur paroissons raisonnables nous-mêmes.

M. ARGANTE.

Mais comme les gens qui se croient raisonnables & très-raisonnables même, raisonnent souvent tout de travers, vous me dispenserez de vous entendre plus long-temps. Quant à vous, Madame, je vous le dis encore, gouvernez Monsieur votre fils à votre gré, & ne me rompez plus la tête ; mais prenez garde de me cacher si bien ses défauts, que...., suffit..... Je ne m'explique pas : je m'entends. Commencez d'abord par annoncer à Monsieur votre fils mes volontés sur son mariage, & faites si bien, que Monsieur votre fils l'approuve, ou qu'il quitte la maison. Je ne

veux plus le voir, je ne veux plus entendre parler de lui, s'il....

ARISTE.

Mais, mon frere, songez....

M. ARGANTE.

Ah! laissez-moi, vous; je connois votre ascendant sur tout ce qui vous environne : mais mon parti est pris; c'est en vous évitant que je saurai m'y soustraire. (*Il sort.*)

SCENE VIII.

ARISTE, MADAME ARGANTE.

Mad. ARGANTE.

MON cher frere, vous voyez où je suis réduite!

ARISTE.

Quoique très-vif, & même un peu brutal, Argante n'a pas le cœur méchant; & si vous vous accordez si mal, c'est faute de vous entendre. Laissez-moi faire; si vous voulez me croire, tout ira bien.

Mad. ARGANTE.

Je m'abandonne volontiers à vos conseils. Je vais dans l'appartement de mon fils; voulez-vous venir avec moi?

ARISTE.

Je le veux bien; nous lui parlerons ensemble. Allons.

Mad. ARGANTE.

Non. Tenez, remettons cette partie à tantôt; il ne se porte pas trop bien ce matin. Si nous lui parlions de tout ceci, cela pourroit le chagriner. A tantôt. Adieu, mon frere.

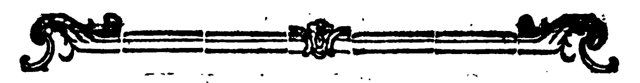
(*Elle sort.*)

SCENE IX.

ARISTE, *seul.*

LA voilà qui, sur le champ, retombe dans sa foiblesse.
Je ne m'en dédis point, ils sont tous deux également dans leur tort.

Fin du second Acte.



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

DAMIS, *seul.*

Qui peut causer l'embarras où je me trouve? Qu'est devenu le projet que j'avois fait ce matin d'aller trouver mon inconnue, & de lui offrir mon cœur & ma main? Qui me retient? Est-ce la crainte d'irriter mon pere? Non. Seroit-ce l'appréhension de chagriner ma mere? Cet article me peine un peu, je l'avoue : mais elle m'aime trop pour n'être pas affligée d'un mariage que je ferois contre mon gré. Pourquoi donc balancer? .... Mon oncle est revenu bien mal-à-propos. Que deviendrois-je s'il alloit découvrir? ... Mais si j'exécute ce que j'ai projetté, pourra-t-il l'ignorer long-temps? Dans l'état où sont les choses, il faudra bien que j'éclate; aussi-tôt il viendra me confondre en me parlant raison. Que je suis malheureux!



SCENE II.

MADAME ARGANTE, DAMIS.

Mad. ARGANTE.

Ah! te voilà, mon cher fils. Eh bien! comment te trouve-tu? J'ai ordonné que l'on te servît à dîner dans ta chambre, parce que ton pere étoit dans sa mauvaise humeur, & que

d'ailleurs j'apprébendois que tu fusses incommodé de descendre. Mon frere vouloit te voir, je ne l'ai pas jugé à propos. C'est le meilleur homme du monde; mais le sérieux de sa conversation n'auroit fait qu'augmenter la tristesse où je t'avois surpris ce matin. Te portes-tu mieux, mon ami?

DAMIS.

Mais je n'ai point été malade, Madame.

Mad. ARGANTE.

Pauvre enfant! Tu crains de m'affliger en l'avouant; ne me déguise rien, mon cher fils. As-tu quelque chagrin? Que dis-je? puis-je ignorer la cause de ta mélancolie? ~~Ayant un pere de l'humeur dont est mon mari, est-il étonnant que tu sois triste? Il faut prendre patience~~; il faut tâcher de se prêter à ses caprices; il faut te gêner un peu. Je sais bien qu'à ton âge cela est extrêmement difficile; mais enfin que veux-tu faire? Tu vois que c'est sur moi que fondent tous les orages. Encore ce matin, quelles duretés n'ai-je pas essuyées!

DAMIS.

Ah! Madame, vous me percez le cœur. Quoi donc! seroit-il possible?....

Mad. ARGANTE.

Ne t'afflige point, mais songe à te conduire de maniere que je n'aie plus à craindre.... Ce n'est pas au moins que je prétende blâmer tes actions. Non, ce n'est point ta conduite qui est ridicule, c'est l'humeur de ton pere; mais enfin....

DAMIS.

Eh bien! Madame, que faut-il faire? Je suis prêt....

Mad. ARGANTE.

Premiérement il veut que tu épouses Isabelle ce soir. Tu changes de couleur. Quoi donc! ce mariage te déplairoit-il?

DAMIS.

Ah! Madame, si vous saviez!....

Mad. ARGANTE.

Que dis-tu? Explique-toi.

DAMIS.

Ah! ma mere, où me vois-je réduit! quel tourment j'éprouve! D'un côté mon inclination s'oppose à mon devoir; mais, de l'autre, je sens trop ce que je vous dois pour ne pas vous sacrifier un penchant....

Mad. ARGANTE.

Non pas, non pas, garde-t'en bien; n'épouse point Isabelle, si tu ne l'aimes pas. Dans quels malheurs te plongerois-tu, si tu allois te marier contre ton inclination? Je vais parler à ton pere; je prends tout sur moi.

DAMIS.

Madame, obtenez seulement du temps; nous trouverons quelque moyen; mais hélas! je ne le sens que trop, c'est vous exposer à ses reproches.

Mad. ARGANTE *l'embrassant.*

Mon cher fils, ne crains point. Puis-je envisager rien d'aussi triste que de te voir malheureux? Mais dis-moi, ton cœur seroit-il engagé? Tu rougis, & n'oses me répondre. Cher enfant, vas, vas, ce n'est pas un crime à ton âge que d'aimer, car je suis persuadée que la raison a réglé ton choix. Celle que tu aimes est belle sans doute?

DAMIS, *hésitant.*

Madame!

Mad. ARGANTE.

Oui, oui; d'un caractere charmant?

DAMIS.

Mais....

Mad. ARGANTE.

Eh oui, le caractere est d'une si grande importance.... Bien élevée?.... de bonne famille?.... Mais en vérité, si ton pere étoit moins bisarre, ce seroit une affaire toute

convenable..... Il y a long-temps que tu l'aimes, sans doute; le temps seul peut avoir formé une passion si vive.

DAMIS.

Madame, il y a huit jours que....

Mad. ARGANTE.

Il n'y a que huit jours? En effet, s'il y avoit plus de temps, tu ne me l'aurois pas caché; tu me l'aurois dit.

DAMIS.

Non, ma mere, non, j'aurois craint....

Mad. ARGANTE.

Oui, de me chagriner; allons, je ne te blâme pas de ne m'en avoir rien dit. Mon cher enfant, non, je ne veux que ton bonheur.... Mais où vas-tu?

DAMIS.

Madame, permettez que je me retire; vous venez, en m'arrachant mon secret, de me jetter dans une confusion....

Mad. ARGANTE.

Cher enfant!.... Sortiras-tu?

DAMIS.

A moins que vous n'eussiez besoin de moi, j'ai compté...

Mad. ARGANTE.

Non, non, vas, vas; mais reviens de bonne-heure, entends-tu?

DAMIS.

Oui, Madame.

Mad. ARGANTE.

Ecoute.... ne te chagrine pas.

DAMIS.

Ah! Madame.

Mad. ARGANTE.

Attends, viens m'embrasser; vas, mon ami, cherche à te dissiper.

SCENE III.

Mad. ARGANTE, *seule.*

Peut-on avoir un enfant plus docile & plus soumis; malgré sa répugnance, il auroit épousé Isabelle; il alloit se livrer à un chagrin mortel pour m'épargner les reproches de son pere, que je supporterai pour lui sans peine. Enfin, il étoit prêt à sacrifier son amour à la tendresse qu'il a pour moi. Ah! puis-je trop l'aimer? Mais c'est peu de l'aimer, si je ne cherche à le rendre heureux. Tâchons de mettre mon frere dans mon parti. Au bout du compte, une fille belle, vertueuse, de bonne famille, riche.... Je ne sais pas trop s'il m'a parlé du bien.... Mais enfin, ce n'est pas ce qu'on doit considérer le plus. Oui, oui, cherchons Ariste..... Il est trop sensé pour ne pas nous seconder dans un projet si raisonnable.



SCENE IV.

MADAME ARGANTE, JULIE.

Mad. ARGANTE.

Ah! vous voilà, Julie: qu'avez-vous? Vous venez de pleurer?

JULIE.

Madame, je viens de quitter ma mere.

Mad. ARGANTE.

Je veux qu'elle vienne tous les jours passer ici une partie

de la journée, & j'espere la consoler par les soins que je prendrai de vous. Je vois Lisette; je vous laisse avec elle. Adieu, Julie.



SCENE V.

LISETTE, JULIE.

LISETTE, *à part.*

VOILA donc cette Julie; voyons un peu ce qu'elle a dans l'ame.

JULIE, *à part.*

Je vois ma compagne, je dois songer à la ménager, & à gagner ses bonnes graces. Voici le moment d'oublier mon rang, pour ne plus considérer que ma misere.

LISETTE, *à part.*

Ouais! elle ne salue point. Il me semble pourtant que c'est aux nouveaux venus à faire les avances. Ah! la voilà qui se range à son devoir. (*Haut.*) Votre servante, Mademoiselle.

JULIE.

Vous voyez, Mademoiselle, une fille qui implore vos bontés. N'ayant jamais servi, j'ignore beaucoup de choses; j'espere que vous voudrez bien m'aider de vos sages conseils.

LISETTE.

Si vous êtes docile, on verra; ce n'est pas une petite affaire, au moins, que de servir.

JULIE.

Hélas! je le crois bien.

LISETTE.

Et de servir des femmes qui voient beaucoup de monde. Tous les jours ce sont des choses nouvelles. A peine savez-

vous les coëffer d'une façon, qu'il faut apprendre à les coëffer d'une autre; coëffure de spectacle, coëffure de visites, qu'il faut varier selon les différens motifs; négligé du matin, négligé du soir; coëffure pour les jours de migraine, coëffure pour les jours de bouderie; pour la langueur, pour l'accablement, pour l'extrême affliction : celle-ci est une des plus délicates à traiter; quoique dépouillée d'ornemens, elle n'en doit pas être moins avantageuse. L'on s'en prend à la coëffure, du peu de réussite d'un visage. Une maîtresse qui vous charge de faire valoir le sien, ne s'embarrasse plus d'avoir le nez long, les yeux petits, la bouche grande, les joues creuses; la femme-de-chambre est toujours dans son tort, quand Madame ne paroît pas jolie. Oui, j'ai vu de ces physionomies baroques, de ces physionomies incoëffables, n'envier aux plus jolies femmes de Paris que le bonheur d'avoir auprès d'elles des personnes capables de les ajuster à leur avantage.... Il est vrai que vous n'aurez point ce tourment avec Madame Argante; c'est une brave femme qui s'embarrasse très-peu de son ajustement; ma Maîtresse est de la même humeur; quoique jeune & jolie, elle me fera perdre, je pense, mes talens pour la parure, ainsi que pour la confidence. Quant à ce dernier article, il est plus sérieux; il demande beaucoup d'esprit, de prudence & d'usage du monde, mais de ce grand monde où vous n'avez pas assez vécu sans doute pour....

JULIE.

Hélas!

LISETTE.

Ne vous désespérez pas, cependant. Nous verrons à faire quelque chose de vous. D'ailleurs, supposé que Madame Argante voulût vous ériger en Confidente, cet honneur ne vous seroit pas à charge : elle ne vous confieroit que les rares perfections de son fils, & la mauvaise humeur de son mari : vous en seriez quitte pour louer l'un, & pour pester contre

l'autre; cela va tout seul; & quand vous rencontrerez quelque chose de trop fort pour vous, venez vîte me trouver, mes conseils seront votre ressource; oui, vous pouvez conter que je vous formerai; mais, je vous le répete encore, il faut être docile; il ne faut pas vouloir faire la Demoiselle.

JULIE.

Non, non, ne craignez point.

LISETTE.

Vous n'ignorez pas qu'étant la derniere venue, vous devez me céder le pas. Je puis même vous dire, entre nous, que, telle que vous me voyez, je n'étois pas née pour servir. Mon pere étoit un bon marchand, bien à son aise; mais quand le malheur en veut.... Qu'avez-vous? vous pleurez.

JULIE.

Le récit de votre malheur me touche.

LISETTE.

Je vous en sais bon gré. (*A part.*) Elle me paroît d'un assez bon naturel, un peu innocente, à la vérité, mais cela n'en est pas plus mal. (*Haut.*) Je pense vous avoir dit que vous aviez une bonne maîtresse; mais le maître est un diable; il faut vous préparer à l'entendre gronder tous les jours.

JULIE.

Les domestiques sont faits pour essuyer les mauvaises humeurs de leurs maîtres.

LISETTE.

Non pas, non pas, s'il vous plaît: ce n'est pas là le parti qu'il faut prendre; il faut, au contraire, leur tenir tête, sans quoi nous en serions les dupes: merci de ma vie, vous gâteriez le métier, & vous nous feriez tort à tous.

JULIE.

Moi, je tiendrois tête à mon maître?

LISETTE.

Il le faut, vous dis-je; vous n'aurez qu'à voir comme j'en use.

JULIE.

Je vous imiterai en toute autre chose.

LISETTE.

Ah! si vous ne recevez pas mieux les conseils qu'on vous donne, je vous laisserai là. Vraiment, vraiment, vous serez donc bien étonnée, quand vous verrez sur quel ton je le prends avec Mademoiselle Isabelle. Elle m'a fait l'affront de donner son consentement, en ma présence, à un mariage que je n'approuve pas; vous verrez de quel air je saurai la réprimander. Il faut soutenir ses droits, Mademoiselle; apprenez de moi, & ne l'oubliez jamais, que les maîtres ne sont que ce que nous les faisons. Le ciel leur a donné les biens, la qualité, & à nous autres, domestiques, le bon sens; c'est à nous à nous en servir. Ma Maîtresse arrive fort à propos; examinez bien, & modelez-vous sur moi : passez par ici.



SCENE VI.

JULIE, ISABELLE, LISETTE.

ISABELLE.

Ah! c'est vous, Julie; te voilà aussi, Lisette; je ne t'avois pas vue depuis tantôt.

LISETTE.

Oui, me voilà. (*A Julie.*) Regardez-moi bien.

ISABELLE.

Qu'as-tu? Tu parois de mauvaise humeur.

LISETTE.

Ne voulez-vous pas que je chante, quand je vois que vous n'avez non plus de cervelle?... (*A Julie.*) Etudiez.

ISABELLE.

Quoi donc?

LISETTE.

J'obéirai Monsieur! Ne rougissez-vous pas? j'obéirai Monsieur! Après avoir eu la foiblesse de prononcer un tel mot, osez-vous bien soutenir ma vue? (*A Julie.*) Etudiez, vous dis-je.

ISABELLE.

Je connois présentement le sujet de votre colere.

LISETTE.

Assurément, c'est être bien pénétrante; n'ai-je pas grand tort?

ISABELLE.

A juger de Julie par son air, par ce qu'elle inspire, elle est sage, honnête; voulez-vous vous en rapporter à elle.

LISETTE.

Voilà encore un bon juge! Une fille ingénue, qui n'est ici que depuis un instant, débutera-t-elle par vous contredire? Eh! donnez-lui le temps de se former.

ISABELLE.

Laissez-moi parler, je vous prie.

LISETTE.

Cela s'appelle jouer à coup sûr. N'auriez-vous point de honte de l'exposer à vous répondre de travers?

ISABELLE.

Eh! de grace, Julie, dites-moi, doit-on.....

LISETTE.

Pour oser contrarier ses Maîtres, il faut avoir des sentimens au-dessus du commun, une pratique, un usage que cet enfant-là n'a pas.

ISABELLE, *à Lisette.*

Vous plaît-il de vous taire? Julie, doit-on regarder un tuteur comme un pere?

JULIE.

Certainement.

LISETTE.

Voilà-t-il pas mon innocente ?

ISABELLE.

Penſez-vous qu'il faille obéir à ſon pere ?

JULIE.

Qui oſe en douter ?

LISETTE.

Moi.

JULIE.

Vous, ô ciel ! Quoi ! Liſette, vous pouvez penſer qu'une fille ?....

LISETTE.

Oui ; je ſoutiens qu'une fille eſt en droit de déſobéir même à ſon pere, quand ſon pere veut la marier à l'objet de ſon averſion. Mais c'eſt trop me tourmenter pour les affaires d'autrui. Allez, je vous abandonne, obéiſſez, mariez-vous. Liſette ne ſera pas long-temps ſans être vengée. Vous ne ſentirez parfaitement vôtre antipathie pour Damis que quand vous l'aurez épouſé. Je veux, au bout d'un mois de mariage, que le Couvent ſoit votre unique reſſource ; & Dieu veuille que le ſouvenir de Valere ne vienne point alors mettre le comble à votre déſeſpoir : mais ſongez que, ſi vous vous plaignez, que ſi vous pleurez, que ſi vous gémiſſez, Liſette n'en ſera que rire. Liſette enfin vous livre à votre vertu romaneſque, & aux graves avis de Mademoiſelle, que vous préférez à une fille comme il faut, qui a de l'expérience, & qui vouloit votre bonheur.



SCENE VII.

JULIE, ISABELLE.

ISABELLE.

Julie, gardez-vous d'imiter Liſette; vous voyez à quel point elle abuſe des bontés que l'on a pour elle. Si je voulois la croire.....

JULIE.

Je doute que ſes diſcours puiſſent vous faire changer de ſentiment.

ISABELLE.

Je ſuis flattée que vous penſiez ainſi; mais convenez auſſi que mon ſort ſeroit affreux, ſi, pour remplir un ſévere devoir, il me falloit ſacrifier un penchant raiſonnable.

JULIE.

L'honneur de ſe vaincre ſoi-même eſt ſi digne d'une ame bien née, qu'il doit faire oublier ce qu'il en coûte.

SCENE VIII.

JULIE, ISABELLE, VALERE, LISETTE.

LISETTE.

Mademoiselle, vous êtes ſurpriſe de me revoir; mais enfin ma pitié l'emporte ſur mon courroux. Mes diſcours ne peuvent rien ſur votre eſprit : voyons ſi la nouvelle que Monſieur vient de m'apprendre, & dont il va vous faire part, ne vous fera point changer de ſentiment.

VALERE.

Je devrois peut-être mieux garder le ſecret de Damis ; mais l'engagement que vous avez pris de l'épouſer ce ſoir, me force à rompre le ſilence, &c......

LISETTE.

Que dites-vous, Monſieur ? Quand vous n'auriez pour ma maîtreſſe que les ſentimens d'eſtime qu'on ne peut lui refuſer, ne ſeriez-vous pas obligé de l'avertir qu'elle va ſe lier avec un petit étourdi dont le cœur eſt prévenu pour une autre ?

ISABELLE.

Quoi ! Liſette.

LISETTE.

Il n'eſt rien de ſi vrai. Graces au Ciel, Damis a réſolu d'exécuter un projet digne de lui, qui va nous mettre en liberté : lui-même en a fait confidence à Monſieur. Ce projet eſt une bagatelle ; il veut ſimplement épouſer en ſecret la perſonne qu'il a l'impudence de vous préférer.

ISABELLE, *à part.*

Ah ! je reſpire. Voilà le premier moment heureux de ma vie. (*haut.*) Je veux croire, Valere, qu'il vous ait fait cette confidence ; mais deviez-vous me la révéler ? Damis eſt d'un caractere à ſe repentir le ſoir d'un projet qu'il aura conçu le matin. Si la choſe arrivoit, s'il conſentoit à m'épouſer, pourrois-je retirer la parole que j'ai donnée ? Comment prouverois-je qu'il a dans le cœur une autre paſſion ? S'il faut enfin que Damis reçoive ma main, ne vous reprocherez-vous pas de m'avoir donné des ſoupçons qui peuvent faire le malheur de mes jours ?

(*Elle reſte. Liſette, qui entend la voix de M. Argant, ſort précipitamment, ainſi que Julie.*)



SCENE IX.

MONSIEUR ARGANTE, MADAME ARGANTE, ISABELLE, VALERE.

M. ARGANTE, *entre en fureur.*

JE ne l'ai point trouvé dans la maison : n'est-il point ici?

Mad. ARGANTE.

Depuis que vous êtes entré, vous me faites trembler. Qui cherchez-vous donc, Monsieur?

M. ARGANTE.

Vôtre fils, Madame...... Je ne puis parler tant je suis hors de moi.

Mad. ARGANTE.

Quoi donc! ma frayeur redouble.

M. ARGANTE.

Il a bien fait de prendre la fuite : si j'avois pu le joindre.....

Mad. ARGANTE.

O Dieu! qu'a-t-il donc fait?

M. ARGANTE.

Ce qu'il a fait, Madame, ce qu'il a fait! Il est amoureux d'une fille pauvre, mais, dit-on, vertueuse, qui loge dans la maison de mon marchand. Il vouloit à toute force entrer dans sa chambre : une femme d'un certain âge, sa mere, à ce qu'il paroît, est venue lui ouvrir, & lui a assuré que la jeune personne n'y étoit pas; & Monsieur votre fils, sans lui ajouter foi, vouloit l'obliger à le recevoir chez elle. J'ai reconnu sa voix; je suis accouru : cette femme s'est renfermée, & mon drôle a pris la fuite. Il a bien fait, car j'étois d'une colere..... Pourquoi m'a-t-on retenu?

Mad. ARGANTE.

Hélas ! qu'auriez-vous fait ?

M. ARGANTE.

Ce que je pourrois bien faire encore, si je le vois. Oui, Madame, si vous l'aimez, empêchez-le de se présenter devant moi.

Mad. ARGANTE, *avec douceur.*

Mais, Monsieur......

M. ARGANTE.

Mais, Madame, voudriez-vous me prouver qu'il a raison ? Vous en seriez bien capable. Au reste.....

Mad. ARGANTE, *la contrefaisant.*

Non, Monsieur...... Cependant si cette fille lui convenoit...... Si son amour, loin d'être une foiblesse......

M. ARGANTE.

Ah ! fort bien. Je n'en attendais pas moins de vous. Allez le trouver ; applaudissez à son libertinage ; nourrissez-le dans ses vices ; mais que je ne le trouve pas dans mon chemin, ou je le ferai payer & pour vous & pour lui, entendez-vous, Madame ? O Ciel ! quelle maison ! Je ne vois que des sottises ; une mere aveugle, un fils extravagant, une grande demoiselle qui n'obéit qu'à contre-cœur ; un neveu qui arrive tout exprès...... pour......

VALERE.

Mais mon oncle......

M. ARGANTE.

Taisez-vous, taisez-vous. Vous avez tous perdu la tête. Oh ! il n'y a plus que moi de raisonnable ici, il n'y a plus que moi de raisonnable.



SCENE X.

MADAME ARGANTE, UN VALET.

Mad. ARGANTE, *très-agitée.*

HOLA quelqu'un ?

LE VALET.

Que souhaite Madame ?

Mad. ARGANTE.

Qu'on sache où est mon frere. Eh! vîte, eh! vîte, dites-lui de passer ici ; dépêchez-vous.

LE VALET.

Madame, je viens de le voir à l'instant. Ah! tenez, le voici.

SCENE XI.

MADAME ARGANTE, ARISTE, ISABELLE, VALERE.

Mad. ARGANTE.

AH ! mon frere, savez-vous ce qui se passe ?

ARISTE.

Oui, j'ai entendu Argante, & je sais la cause de son emportement.

Mad. ARGANTE.

Eh bien ! mon cher Ariste, je vais auprès de lui : je ne le quitterai point. Vous, de votre côté, emparez-vous de

mon fils, & souvenez-vous du péril où il est exposé. Je tremble, quand je songe que son pere pourroit le rencontrer. Adieu mon frere, je vous le recommande. (*à Valere & à Isabelle.*) suivez-moi, mes enfans. (*Ils sortent.*)

SCENE XII.

ARISTE, *seul.*

C'EST une jeune tête dont il faut modérer la pétulance..... Damis a tous les défauts & toutes les vertus de son âge. Ce n'est point en heurtant de front ses sentimens, qu'il me sera facile de le vaincre : je sais la maniere de le réduire. Cherchons-le. Ah ! le voici. Conservons bien notre sang-froid.



SCENE XIII.

ARISTE, DAMIS, *en habit de campagne.*

ARISTE.

OU alliez-vous, mon neveu, dans cet habit de campagne?

DAMIS.

Mon oncle.....,

ARISTE.

Où alliez-vous, vous dis-je?

DAMIS.

Eh bien! mon cher oncle, puisqu'il faut vous l'avouer, je cherchois à prendre la fuite pour me dérober à la colere de mon pere, &, si je ne vous eusse rencontré, c'en étoit

fait ; j'ignorois ce que je ferois devenu dans le désespoir où j'étois.

ARISTE.

J'avoue, sur ce que mon frere lui-même vient de m'apprendre, que je ne vois pas qu'il ait eu raison de s'emporter si fort.

DAMIS.

Ah ! je conviens que l'action que j'ai faite, a dû lui paroître.......

ARISTE.

Qu'avez-vous donc fait de si étrange ? Vous aimez cette fille ; vous vouliez absolument la voir ; vous avez brusqué sa mere : c'est tout au plus un acte de vivacité.

DAMIS.

Il est vrai ; mais j'aurois dû.......

ARISTE.

Non, mon frere a pris la chose avec beaucoup trop de chaleur. Je veux vous raccommoder avec lui ; tranquillisez-vous, vous dis-je, mon cher Damis ; je saurai lui faire entendre raison.

DAMIS.

Comment puis-je reconnoître ?

ARISTE.

Ne me remerciez pas encore ; ce n'est pas-là tout ce que je prétends faire pour vous.

DAMIS.

Quoi donc ?

ARISTE.

Je veux que vous voyiez votre maîtresse ce soir.

DAMIS.

Comment ?

ARISTE.

Oui, nous irons ensemble chez elle.

DAMIS.

De grace, n'insultez pas à mon malheur.

ARISTE.

Non, je parle très-sérieusement. Pourquoi vous étonner ainsi ?

DAMIS.

Vous viendrez avec moi, dites-vous? Eh! Monsieur.

ARISTE.

Pourquoi n'irois-je pas ? [redacted] Vous n'avez pour cette vertueuse fille que des vues dignes d'un galant homme ; vous voulez l'épouser sans doute ?

DAMIS.

Me préserve le Ciel d'avoir pour elle des sentimens qui puissent jamais l'offenser !

ARISTE.

Vous connoissez trop mon frere pour ne pas sentir qu'il faudra faire ce mariage à son insu; mais, en ce cas-là, ne faut-il pas le secours de quelqu'un dont l'âge puisse imposer à ces femmes, que je crois raisonnables : elles écouteront sans doute plus volontiers de pareilles propositions, quand je les ferai pour vous, que si vous les faisiez vous-même. Je puis passer pour votre pere.

DAMIS.

Vous, Monsieur...... mais non...... vous me jouez..... vous vous abaisseriez jusqu'à feindre?

ARISTE.

Eh! ne serez-vous pas forcé vous-même d'en venir là ? Si vous n'avez recours à quelque mensonge heureux, espérez-vous engager des personnes sensées à faire une démarche si hasardée ? Damis, puisqu'il faut que quelqu'un mente, qu'importe que ce soit vous ou moi ?

DAMIS.

Ah! Monsieur, quelle différence!

ARISTE.

Et où eſt-elle cette différence ? Vous êtes honnête homme ; je prétends l'être auſſi. Je crois que vous n'avez formé ce projet qu'après de ſérieuſes réflexions. Irois-je m'imaginer qu'au mépris de la bienſéance & des loix, vous ne ſongez qu'à ſatisfaire une paſſion extravagante ? C'eſt, comme vous voyez, la bonne opinion que j'ai de votre façon de penſer, qui m'engage à vous offrir mes ſervices. Ceſſez donc d'en être ſurpris : puiſque vos deſſeins ſont certainement dignes de vous, il ne ſauroit être au-deſſous de moi de les ſeconder. Vous ſoupirez.

DAMIS.

Ah ! Monſieur, je vous entends.

ARISTE.

Vous m'entendez. . .

DAMIS.

J'avois bien raiſon de vous craindre.

ARISTE.

Et pourquoi ?

DAMIS.

Vos diſcours me frappent juſqu'au cœur. Tranſporté d'amour, comme je le ſuis, que vais-je devenir, s'il faut que vous me parliez encore ? Ah ! ſi vous entreprenez de m'obliger à me vaincre, cachez-moi de grace votre deſſein.

ARISTE.

Vous penſez donc que je dois vous déſapprouver ?

DAMIS.

Hélas ! je ſens trop que je dois vous paroître coupable ; je ne cherche point à me défendre : mais ayez pitié de mon état. Si vous parlez, je ſuis perdu ; je ne craignois que vous.

ARISTE.

Mais d'où peut vous venir cette crainte ? Me trouvez-vous dur ou injuſte ?

DAMIS.

Si vous l'étiez, je vous fuirais, & je suivrois ma passion ; mais hélas ! votre douceur, & sur-tout cette amitié que vous me témoignez, m'en laissent-elles la liberté ? Je ne puis même vous quitter : cependant, si je reste avec vous, vous allez vous armer contre moi de toute votre raison pour rappeller la mienne : cette seule idée me fait frémir. Si vous me rendez raisonnable, je deviens l'homme du monde le plus à plaindre.

ARISTE.

Mais enfin vous êtes persuadé que je vous aime ?

DAMIS.

Eh ! comment pourrois-je en douter ?

ARISTE.

Oui, je vous aime, &, puisque vous en êtes convaincu, & que vous convenez en même-temps qu'il ne m'est pas possible d'approuver vos desseins, cessez de me craindre. Je n'ai plus rien à dire pour les combattre ; je m'en rapporte à vous, mon cher Damis : non, vous ne voudrez pas autoriser par vos déréglemens les duretés que votre pere a pour vous ; vous prendrez pitié d'une mere sur qui vous voyez tomber tous les jours les reproches que vous méritez. Vous avez des sentimens d'honneur ; vous ouvrirez les yeux ; je le répete encore, je m'en rapporte à vous. Nous logerons ensemble, comme amis ; &, si vous ne pouvez pas triompher tout seul, peut-être qu'à nous deux, nous gagnerons la victoire.

DAMIS.

Oui, oui, nous la remporterons ; je le sens ; mais qu'il va m'en coûter ! O mon oncle ! mon cher oncle ! Ne m'abandonnez pas un seul instant. Avec toute l'envie que j'aurois de me vaincre, défiez-vous de moi. S'il faut

que je la revoye, c'en est fait; je ne réponds plus du sacrifice.

ARISTE.

C'en est assez; je suis content. Jeune homme, embrasse-moi; approche ton cœur du mien...... Il est sensible à l'amitié; il est digne de s'ouvrir à la vertu.

(*Ils sortent, se tenant embrassés.*)

Fin du troisième Acte.



ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

JULIE *seule, avec trouble.*

OUI, je l'ai vu; c'est lui; je ne me trompe point. O ciel! par quelle fatalité faut-il que je le rencontre ici? Je ne m'étois réfugiée dans cette maison que pour me dérober à ses poursuites, & mon malheur tourne contre moi-même les précautions les plus sages... Mais je n'ai point à balancer; volons vers ma mere, & tâchons de retrouver dans ses bras le calme & le courage qu'inspirent ses vertus.... Fuyons ces lieux; il ne m'a point apperçue; évitons sa rencontre.... Ah! du moins en perdant l'espérance de le revoir, je respire, & la paix va rentrer dans mon ame. (*Elle voit Damis.*) Ciel! ô ciel! c'est lui-même.



SCENE II.

DAMIS, JULIE.

DAMIS.

JE veux parler à mon oncle avant qu'il voye mon pere. Il faut l'avertir.... Mais, ô ciel! mes yeux ne m'abusent-ils point? C'est vous? qui l'auroit pu penser? Je n'ose croire que je veille.

JULIE.

Quoi! voulez-vous me ſuivre en tout lieu? Hélas! où dois-je donc me cacher?

DAMIS.

Quel bonheur eſt le mien! Par quel haſard êtes-vous chez mon pere?

JULIE.

Monſieur, je ſuis ici au ſervice de Madame Argante.

DAMIS.

Vous, ſervir ma mere!... Pourrois-je le ſouffrir? Non, non.

JULIE.

Auſſi ne me trouveriez-vous pas chez elle, ſi j'avois cru par-là vous mettre à portée de voir une fille infortunée dont vous ſemblez prendre trop de pitié : mais je ſaurai corriger ce caprice du ſort; & malgré les bontés que Madame votre mere me témoigne, je vais tout faire pour la quitter.

DAMIS.

Non, vous reſterez, mais dans un état digne de vous. Je le dis encore, vous n'êtes pas née pour ſervir. Ah! je le connois trop bien au reſpect que votre préſence m'inſpire; à ce reſpect qui me permet à peine de vous parler de l'amour le plus violent.

JULIE.

Je pourrois être née pour ſervir, & n'en être pas moins digne de ce reſpect qui devoit vous fermer la bouche.

DAMIS.

Que vous expliquez mal!....

JULIE.

Ne pourſuivez point.... La mauvaiſe fortune ne change pas toujours les ſentimens.

DAMIS.

Comment! l'offre de ma foi?...

JULIE.

Eh quoi, Monsieur! oubliez-vous qui vous êtes, quand vous apprenez ce que je suis? Quelques soient vos sentimens, il est impossible que je les approuve. La distance qui se trouve entre nous, rend votre amour insensé. Rougissez-en, Monsieur : figurez-vous un moment que Julie est votre épouse. Sans bien, sans ressources, odieux à votre famille, vous commencez par vous haïr vous-même, & bientôt moi, moi le triste objet d'une passion déraisonnable, vous me fuyez, vous me repoussez de vos bras; & voilà le fruit des liaisons inégales, & voilà tous les maux dont je veux vous sauver.

DAMIS.

Moi vous fuir! Jamais, jamais. Où courez-vous?

JULIE.

Ah! ne m'arrêtez pas.

DAMIS.

Daignez m'écouter, &....

JULIE.

Je n'en ai que trop entendu, & je n'ai plus rien à dire.

DAMIS.

Votre vertu ne sert qu'à redoubler ma passion.

JULIE.

Mon absence saura vous guérir.

DAMIS.

Votre absence me donnera la mort. Arrêtez, par pitié. (*Il se met à genoux.*)

JULIE.

Que faites-vous?.... Vous vous oubliez, Monsieur.



SCENE III.

JULIE, DAMIS, MADAME ARGANTE.

Mad. ARGANTE.

Mon fils aux pieds de Julie! Ciel! que vois-je?

DAMIS.

Ah! Madame, pardonnez.

Mad. ARGANTE.

Vous à ses pieds! ah! mon fils.

DAMIS.

Madame, écoutez-moi.

Mad. ARGANTE.

Laissez-moi lui parler. Que direz-vous pour vous justifier, Mademoiselle.

DAMIS.

Eh! ma mere!

Mad. ARGANTE.

Mon fils, ce n'est pas à vous que je m'en prends. Vous êtes jeune; elle est aimable; elle devoit vous fuir.... Laissez-là répondre.

DAMIS.

Madame, il faut vous ouvrir mon cœur. Julie est l'objet de cette passion dont je vous ai fait tantôt l'aveu. Le hasard l'a conduite ici; je la vois; je me jette à ses pieds, & la mort seule......

Mad. ARGANTE.

Que dis-tu, mon cher fils? Un jeune homme tel que toi épouser une fille de cet état...... N'espérez pas, Mademoiselle, venir à bout de vos desseins. Vous épouser mon fils?

JULIE.

Madame, je ne m'en suis jamais flattée. Votre fils en est

témoin lui-même ; je sais me soumettre aux loix du destin qui me persécute ; je sais me mesurer à ma misere, & je crois le prouver assez par la patience avec laquelle je soutiens les outrages dont vous m'accablez. Si j'étois née avec des sentimens assez bas pour me les être attirés, peut-être ne les supporterois-je pas avec la même résignation. Ma retenue en ce moment doit vous faire comprendre quelle a été du moins l'éducation que j'ai reçue.

DAMIS.

Vous l'entendez, ma mere ; elle est d'une naissance illustre ; je ne me suis pas trompé. Achevez, Mademoiselle, achevez, de grace.

JULIE.

J'en ai dit assez ; le reste est inutile. J'ai cru pouvoir prendre, pour me justifier, ce ton qui convient à l'innocence. Je dois parler présentement avec plus d'humilité pour demander à ma maîtresse la permission de me retirer.

(Elle sort.)

SCENE IV.

MADAME ARGANTE, DAMIS, ARISTE.

DAMIS.

Vous sortez, je vous suis, Mademoiselle.

Mad. ARGANTE.

Où allez-vous, mon fils ? Quel est votre aveuglement ?

DAMIS.

Ma mere, la naissance de Julie vient d'autoriser mon choix,

choix. L'intérêt ſeul pourra-t-il vous arrêter, lorſqu'il s'agit des jours de votre fils? Oui, je mourrai, ſi vous me la refuſez. Hélas! juſqu'ici vous m'avez accablé de bontés; ſerez-vous aujourd'hui inflexible? Ma vie eſt entre vos mains; vous qui me l'avez donnée, vous qui avez pris tant de ſoins pour me la conſerver, me l'arracherez-vous?

Mad. ARGANTE, *appercevant Ariſte.*

Me voilà bien embarraſſée. Ah! mon frere, mon fils eſt dans une réſolution qui m'accable. Julie, que je viens de prendre à mon ſervice, eſt cette inconnue qu'il aime. Je viens de le trouver à ſes pieds. Il veut l'épouſer.

ARISTE.

De grace, laiſſez-nous, ma ſœur.

Mad. ARGANTE, *à demi-bas.*

Le voilà qui eſt au déſeſpoir, mon frere; tâchez de lui faire entendre raiſon. Ah! j'ai le cœur déchiré.

ARISTE.

Ma ſœur, laiſſez-nous, vous dis-je. (*Elle ſort.*)



SCENE V.

ARISTE, DAMIS.

ARISTE.

En croirois-je ma ſœur? Eſt-il poſſible que cette fille qui la ſert ſoit l'objet de votre paſſion?

DAMIS.

Ma mere ne vous a pas tout dit, Monſieur. Ce qui peut, ce qui doit l'autoriſer, c'eſt que cette fille eſt vraiſemblablement d'une naiſſance.....

ARISTE.

Je me repose sur votre amour du soin de lui composer une généalogie. Par cet heureux moyen, vous fléchirez votre pere, & votre mere n'aura plus à craindre ses reproches. Mais vous m'écoutez impatiemment : vous pensez sans doute que je suis injuste de m'opposer à vos desseins ; croyez que j'aurois autant de plaisir à m'y soumettre que j'ai de douleur à me voir obligé de les combattre. Vous ne me parlez point. Je vous gêne. Damis, vous ne m'aimez plus.

DAMIS.

Que me sert de connoître le danger qui me menace, si je n'ai pas la force de l'éviter ? Que dis-je ? j'ai beau sentir mon mal, je le préfere à ma guérison ; & quelques soient vos craintes pour moi, Monsieur, je ne vois pas....

ARISTE.

Non, Damis, non, vous ne voyez pas en effet combien vous travaillez vous-même à votre propre perte. Un premier obstacle vous effraie, & vous n'osez combattre. En vous accoutumant à ne vous gêner sur rien, en refusant de rien prendre sur vous, vous allez devenir l'esclave de vous-même ; les passions vous tyranniseront tour-à-tour ; & ce que je vous prédis là, votre foiblesse présente en est le sûr garant. Du premier pas qu'on fait dans le monde, dépend le reste de la vie. Jeune homme, du courage, songe que la société entiere a les yeux sur toi.

DAMIS.

Quoi ! Monsieur, parce qu'il a plu aux hommes d'établir entr'eux certaines regles, il faudra, pour les suivre, renoncer à notre propre bonheur ?

ARISTE.

Oui, Damis ; & dès que vous violez le respect qu'on doit aux maximes reçues, je ne vois plus en vous qu'un

homme lâche & méprisable. Avec le pernicieux principe d'étouffer la raison, pour obéir au cri des passions, plus d'honneur, plus de frein qui retienne le malheureux qui s'égare. Eh! qui osera fixer le terme de ses déréglemens? Qui me répondra que l'infamie & la bassesse ne l'attendent pas au bout de sa carriere? Oui, mon cher Damis, les passions les plus viles ont des attraits pour ceux qui s'y livrent; & c'est toujours la raison, & presque jamais le cœur, qui nous donne de l'horreur pour elles.

DAMIS.

Mais quoi, Monsieur, la passion qui m'entraîne a-t-elle rien de flétrissant?

ARISTE.

Elle déshonore peut-être un peu moins que les autres; mais quand je vois à quel point elle vous subjugue, j'ai lieu de craindre que vous n'eussiez pas plus de courage pour vous défendre d'un vice, que vous n'avez de fermeté pour vaincre une foiblesse.

DAMIS.

Ah! s'il est vrai que mon amour soit une foiblesse! J'ose dire qu'elle est si noble, que, loin d'en rougir....

ARISTE.

Qu'a-t-elle de si noble? Parlons vrai, mon cher Damis; vous aimez en cette fille la jeunesse, les graces, la beauté; vous allez me dire que vous êtes encore plus touché de sa vertu que de ses charmes; mais croyez-moi, votre amour s'éteindroit bientôt, si, ses charmes détruits, il ne lui restoit que les beautés de l'ame. Ah! si la seule vertu avoit dû déterminer votre choix, Isabelle n'avoit-elle pas droit d'y prétendre? & cependant vous l'abandonnez, vous lui faites le plus sensible affront. Mes avis ne vous touchent plus; à peine daignez-vous les écouter.

DAMIS.

Hélas! Monsieur, pour calmer l'agitation où je suis, il

faudroit, ou que je puſſe ne les point écouter, ou m'y livrer entiérement.

ARISTE.

Mais ſongez donc que, ſi vous n'acquérez aujourd'hui l'eſtime des honnêtes gens, vous devez compter à jamais ſur leur mépris; &, pour vous vaincre, il ne s'agit que d'une peine de quelques jours.

DAMIS.

Mais vous repréſentez-vous quelle eſt cette peine?

ARISTE.

J'ai cru, comme vous, en pareille occaſion, qu'on ne pouvoit acheter cette victoire qu'aux dépens de ſa vie.... Cependant.

DAMIS.

Quoi! vous auriez aimé?

ARISTE.

Du moins auſſi violemment que vous.

DAMIS.

Vous avez ſu vous vaincre?

ARISTE.

Oui, j'y ſuis parvenu, aidé, comme vous l'êtes, des conſeils de mes véritables amis.

DAMIS.

Oh! vous n'aimiez pas comme j'aime.

ARISTE.

Je croyois, comme vous, que jamais perſonne n'avoit aimé comme moi.

DAMIS.

Entrons chez vous; je vous en conjure.

ARISTE.

Non, Damis: ſi vous cherchez quelqu'un qui vous flatte, ſéparons-nous; mais ſi vous croyez avoir beſoin d'un véri-

table ami qui ressente votre peine, & qui cherche à vous guérir, aux dépens même de son propre repos, jettez-vous dans mon sein; mes bras vous sont ouverts.

DAMIS.

Eh bien! mon oncle, si vous voulez parler à mon pere, allez, voyez-le sans moi : en lui parlant, prêtez-moi les sentimens que je dois, que je voudrois avoir, mais dont je me sens incapable; enfin, promettez tout ce que vous jugerez à propos; j'en mourrai sans doute, mais je tâcherai de ne vous point démentir. (*Damis sort.*)



SCENE VI.

ARISTE, *seul.*

APRÈS l'éclat que Damis vient de faire, Isabelle p[illegible] sans blesser son devoir, s'expliquer librement avec moi[illegible] si elle me laisse seulement entrevoir que mon fils....



SCENE VII.

JULIE, ARISTE.

JULIE.

AH! Monsieur, j'ai recours à vos bontés; daignez me protéger contre Madame Argante elle-même.

ARISTE.

Comment?

JULIE.

C'est elle qui me retient ici.

ARISTE.

Et quel eſt ſon deſſein?

JULIE.

Elle craint d'affliger ſon fils. Mon départ, dit-elle, lui cauſeroit la mort.

ARISTE.

Je reconnois bien là ma ſœur.

JULIE.

Croiriez-vous qu'elle a été aſſez foible pour me laiſſer l'eſpoir de m'unir à lui?

ARISTE.

Et vous avez eu la généroſité de vous y refuſer?

JULIE.

Ah! Monſieur, en doutez-vous? Je lui ai propoſé mon devoir pour exemple du ſien. Si Monſieur votre fils, lui ai-je dit, eſt aſſez inſenſé pour m'offrir ſa foi, & vous aſſez aveugle pour l'autoriſer, les appas de la fortune ne pourroient-ils pas me ſolliciter à la recevoir? Cependant, je réſiſte, & je réſiſterois quand même ſon pere auroit l'indulgence d'y conſentir, quand même j'aurois à combattre l'amour le plus vif, oui, je ſaurois commander à mon penchant. Eſt-ce dans la douleur où je me vois plongée qu'il m'appartient de m'y livrer?

ARISTE, *à part.*

Quels ſentimens dans un état auſſi bas! Seroit-ce donc là l'ouvrage de la ſimple nature? Mon neveu n'eſt plus ſi coupable. (*Haut à Julie.*) Vous n'êtes pas née pour ſervir, Mademoiſelle, on le voit aſſez, & votre état préſent n'eſt que la ſuite de vos malheurs.

JULIE.

Ah! Monſieur, nous l'avons ſenti; on peut ſupporter tous les autres, mais le plus cruel de tous, celui qu'on ne répare

point, c'est la mort d'un pere; & vous voyez dans quel abaissement m'a réduit cette perte.

ARISTE.

Cette fille m'intéresse de plus en plus. Je ne sais...... Mais, plus je l'écoute, & plus je la regarde.... O ciel! me trompé-je?.... Etrange illusion de l'amitié! Je crois voir, dans ses traits, tous ceux de l'infortuné Gerval.

JULIE, *rapidement.*

Que dites-vous, Monsieur? Vous connoissiez le Comte de Gerval?

ARISTE.

C'est mon meilleur ami.

JULIE.

Quoi! Monsieur, nos malheurs vous seroient connus?

ARISTE, *avec surprise.*

Et qu'à de commun Gerval avec votre infortune?

JULIE.

Ah! Monsieur, c'est sa mort que nous pleurons. Gerval n'est plus, & vous voyez sa malheureuse fille.

ARISTE.

Ciel! ô ciel!........ mon cœur est déchiré. Se pourroit-il?....

JULIE.

Il n'est que trop vrai, Monsieur. Si vous étiez son ami, regardez en pitié son sang qui vous implore (*se jettant à genoux.*) Au nom de Gerval, arrachez-moi de cette maison; rétablissez-y le calme, & rendez-moi à la plus tendre des meres.

ARISTE.

Votre mere! & où est-elle, cette digne épouse?

JULIE.

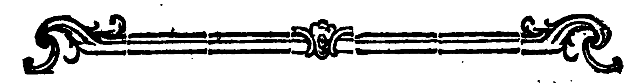
Je vais vous conduire auprès d'elle. Vous paroissez sensible à nos malheurs: venez Monsieur, venez, nous les pleurerons ensemble.

ARISTE, *avec fermeté & chaleur.*

Ils seront réparés. Quoi, Gerval n'est plus?.... O mon ami! c'est en travaillant à leur consolation que je saurai pleurer ta mort. O ciel! achevez votre ouvrage; j'entrevois le bonheur commun; ne trompez pas mes espérances.... Isabelle, mon fils, mon neveu, cette tendre fille, ils n'ont pas le cœur corrompu; ils méritent tous d'être heureux.

(*Ils sortent ensemble.*)

Fin du quatrieme Acte.



ACTE V.

SCENE PREMIERE.

MADAME ARGANTE.

La tendresse que j'ai pour mon fils ne me permet de prendre aucun parti. J'ai pourtant osé déclarer à mon mari que Julie étoit l'objet de sa passion; mais il ne m'a répondu qu'avec fureur. J'ai eu beau lui dire qu'assurément cette fille étoit d'une naissance distinguée, il ne consentira point à un tel mariage, & mon fils ne s'en consolera jamais. Ariste vient d'emmener Julie : je crains bien qu'une telle démarche ne reduise Damis au dernier désespoir. Hélas! que deviendrois-je, s'il lui arrivoit quelque malheur? Mes inquiétudes sont peut-être mal fondées. Tout le monde dit que je suis une mere aveugle, que je gâte mon fils; peut-être a-t-on raison; cependant je n'en suis pas moins à plaindre.

SCENE II.

ARISTE, MADAME ARGANTE.

ARISTE, *avec la plus grande joie*

Ma sœur, ma sœur, mon frere va venir : il est à propos que vous nous laissiez ensemble.

Mad. ARGANTE.

Eh bien! qu'avez-vous décidé, mon frere?

ARISTE, *lui prenant la main.*

Votre fils sera peut-être aujourd'hui le plus heureux des hommes.

Mad. ARGANTE.

Comment ?

ARISTE.

Je ne m'explique point. Rentrez. Julie & sa mere vont venir ici; recevez-les avec tous les égards que l'on doit à la naissance & à la vertu, &, quand vous saurez Damis avec son pere & moi, alors vous les prierez de passer ici pour que je les présente à votre époux.

Mad. ARGANTE.

Ah! mon frere, que dites-vous-là ? N'y aura-t-il pas lieu de craindre ?...

ARISTE.

J'aurai tout préparé, ma sœur; soyez tranquille.

(*Elle sort.*)

SCENE III.

ARISTE, *seul.*

Ah! je respire à peine. Non, mon cœur n'éprouva jamais de secousses plus rapides; la douleur, la joie, l'admiration, je viens d'en ressentir tous les transports dans leurs embrassemens. Mere respectable! fille tendre & courageuse! J'étois l'ami de votre époux, de votre pere; mais je n'ai rien fait pour vous, si je ne vous appartiens pas à des titres plus chers encore. C'est mon frere qu'il faut gagner à présent; il est violemment irrité contre son fils; mais j'ai de puissantes armes pour le ramener, la douceur & la raison.



SCENE IV.

ARISTE, MONSIEUR ARGANTE.

M. ARGANTE.

Votre valet, mon frere. Eh bien! Damis est-il toujours Damis? & son inclination pour une petite créature?...

ARISTE.

Il est présentement dans les meilleurs sentimens; mais pour l'engager à n'en point changer, daignez, mon frere, le recevoir & l'embrasser. Vous concevez bien qu'un sévere traitement ne seroit pas de saison. Il est bon d'employer la fermeté pour faire rentrer un jeune homme dans son devoir; mais, pour l'y maintenir, il faut faire agir la tendresse.

M. ARGANTE.

O le grand orateur! Et quels sont donc ses beaux sentimens!

ARISTE.

Vous savez son amour.

M. ARGANTE.

Eh bien!

ARISTE.

Il vous le sacrifie.

M. ARGANTE.

L'effort est grand; le sacrifice est admirable.

ARISTE.

Comment donc? Comptez-vous cela pour rien à son âge?

M. ARGANTE.

Il n'avoit qu'à ne pas être amoureux; il n'auroit pas eu la peine de me faire ce beau sacrifice. Certes, le goût n'étoit-il pas bien noble?

ARISTE.

Eh ! mon frere, dépend-il de nous d'aimer ou de n'aimer pas ? N'avez-vous jamais été ſenſible, ou plutôt avez-vous oublié vos premieres amours ? Rappellez-vous votre chere Eliſe ; quelle fut votre douleur quand vous la perdîtes ; vous voulûtes mourir avec elle.

M. ARGANTE, *avec une douleur comique.*

Ah ! mon frere, de quoi me parlez-vous-là ! Vous ſavez que ce ſouvenir m'attendrit toujours.

ARISTE.

Eh ! jugez donc de la ſituation où doit être votre fils ?

M. ARGANTE.

La belle comparaiſon ! Vous ſouvenez-vous d'Eliſe ?

ARISTE.

Sans doute.

M. ARGANTE.

Quelle vertu !

ARISTE.

D'accord.

M. ARGANTE.

Quelle beauté ?

ARISTE.

Cela eſt vrai.

M. ARGANTE.

Des ſentimens au-deſſus de tout ce qu'on peut imaginer !

ARISTE.

J'en conviens : mais elle n'étoit pas riche, & cependant vous aviez deſſein de l'épouſer.

M. ARGANTE.

Le caractere d'Eliſe étoit un tréſor.

ARISTE.

En parlant de celle qu'il aime, votre fils tout-à-l'heure m'en diſoit autant.

M. ARGANTE.

Oui. Mais, Monſieur, ne vous déplaiſe, mon fils eſt un inſenſé qui ne ſuit que ſa paſſion, & qui a beſoin d'une fortune extrêmement bien établie, étant incapable d'autre choſe que d'en jouir. Moi j'étois un homme raiſonnable, quoique très-jeune, en état de juger ſainement du caractere de celle que j'aimois, & d'acquérir le bien qu'elle ne pouvoit m'apporter.

ARISTE.

Mon frere, je conviendrai, ſi vous voulez, de ce que vous dites; mais croyez que les paſſions extrêmes parlent toutes le même langage. Votre fils, enivré de ſon amour, voit ſa maîtreſſe telle que vous voyiez Eliſe : du côté de la fortune, il fait le même raiſonnement que vous; cependant il renonce à tout pour ſe ſoumettre à vos volontés. Ne vous plaignez donc plus qu'il ait eu cette paſſion, puiſqu'elle vous donne occaſion de connoître combien il vous eſt ſoumis. Tout homme eſt ſujet à faire des fautes; mais tout homme a-t il la force de les réparer?

M. ARGANTE.

Inceſſamment vous allez me prouver que mon fils eſt plus raiſonnable que je ne l'étois à ſon âge.

ARISTE.

Je n'ai pas cette intention. Votre fils a trouvé dans le conſeil de ſes amis un ſecours qui vous manquoit alors, & votre jeuneſſe, trop tôt livrée à elle-même, rendoit vos foibleſſes excuſables.

M. ARGANTE.

Mes foibleſſes! ſachez que je n'en eus jamais. Si mon fils, prudent & ſage comme je l'étois alors, reſſentoit une paſſion auſſi ſenſée.... Mais briſons là.... Je connois trop bien mon fils pour croire que ce ſoit la vertu qui le touche; &, quant au ſacrifice que vous prétendez qu'il me fait.

croyez que la crainte seule lui inspire ces sentimens : il n'eut jamais ni respect ni tendresse pour moi.

ARISTE.

Vous vous trompez, mon frere ; il vous aime. Mais comment auroit-il pu vous l'apprendre ? Ose-t-il vous regarder en face ? Avez-vous daigné jusqu'ici lui laisser entrevoir qu'il vous étoit cher ?

M. ARGANTE.

Et voilà précisément ce qui devoit lui faire comprendre combien je l'aimois. C'est dans la crainte de le gâter que j'ai pris sur moi de lui refuser mes caresses : croyez-vous qu'il ne m'en ait rien coûté ?

ARISTE.

Et pourquoi vous assujettir à une si rude contrainte ?

M. ARGANTE.

Il étoit encore dans l'âge le plus tendre, que je prévoyois déjà la pétulance & la hauteur de son caractere : je jugeai dès ce temps-là qu'il faudroit le traiter plus sévérement qu'un autre ponr en venir à bout.

ARISTE.

Et ne se peut-il pas que dès ce temps-là vous ayiez conçu une fausse idée de son caractere. Essayez ce que pourra la douceur ; consentez, mon cher frere, à goûter pour la premiere fois peut-être la satisfaction d'embrasser votre fils. C'est moi qui vous en prie ; ne me refusez pas.

M. ARGANTE.

Que me demandez-vous ?

ARISTE.

Ce qu'il faut que vous m'accordiez & pour Damis & pour vous-même. Vous ne vous connoissez pas l'un l'autre ; souffrez que votre fils vienne à vos pieds vous prouver son respect. En lui tendant les bras, apprenez-lui que vous l'aimez : cette tendresse seule peut dignement payer le sacrifice d'un violent amour. C'est à l'amitié d'un pere à lui faire oublier

les charmes d'une Maîtresse. Oui, mon frere, vous lui devez cette consolation : votre fils va paroître, s'élancer dans votre sein ; vous allez sentir son cœur battre près du vôtre, & vous ne le repousserez pas.

M. ARGANTE, *attendri.*

Eh bien ! où est-il ? qu'il vienne.

ARISTE.

Vous me comblez de joie. Damis, Damis.



SCENE V.

M. ARGANTE, ARISTE, DAMIS.

DAMIS, *tremblant.*

Mon oncle ! ......

ARISTE.

Mon neveu, mon neveu, voilà votre pere qui vous pardonne.

DAMIS.

Ah ! mon oncle, seroit-il vrai ? je crains......

ARISTE, *à Domis.*

Eh bien ; avancez donc...... (*à Argante.*) Mon frere !

M. ARGANTE.

Ce n'est pas à moi à lui sauter au coup le premier, peut-être.

DAMIS, *l'embrassant.*

Ah ! mon pere, je vous entends ; je suis trop heureux. Ma joie...... mon cœur.....

M. ARGANTE.

Eh bien ! eh bien ! doucement donc. L'étourdi va m'étouffer à-présent.

DAMIS.

Ah! mon pere, mon pere, je me jette à vos genoux; je les embrasse. Quoi! c'est peu d'oublier mes fautes; vous me rendez votre amitié? Je vois couler vos larmes; ne les cachez pas, mon pere. J'ose vous le dire, & daignez m'en croire, votre courroux ne m'a jamais fait sentir la douleur d'avoir pu vous déplaire autant que cet excès de bontés. Oui, mon pere, je ne sais en ce moment si je suis plus touché de mon bonheur que du chagrin de l'avoir si peu mérité : mais je saurai réparer tous mes torts, & vous vous glorifierez d'avoir un tel fils. Et vous, mon oncle, vous à qui je dois tout, que je vous embrasse mille & mille fois...... Ma reconnoissance......

ARISTE, *avec chaleur.*

Bien, bien, mon neveu, je n'en attendois pas moins de vous. Eh bien! mon frere, voilà ce fils qui ne vous aimoit pas; mais vous voulez en vain vous en défendre : vous pleurez, mon frere.

M. ARGANTE, *à voix basse.*

Convenez que je suis bien foible.

ARISTE.

Convenez que vous n'avez jamais eu de moment plus délicieux.

M. ARGANTE.

Il n'aurait tenu qu'à lui de m'en procurer plus d'un.

ARISTE, *bas.*

Il n'auroit tenu qu'à vous de les lui ménager. (*Haut.*) N'est-il pas vrai, mon frere, qu'on n'est pas pere impunément?

M. ARGANTE.

Oh! oui : mais j'ai toujours sur le cœur......

ARISTE.

Mon frere, que tout soit oublié : vous l'avez embrassé; il n'y a plus à en revenir; mais il faut maintenant songer à son établissement.

M. ARGANTE.

M. ARGANTE.

Ne m'en parlez pas; c'eſt le moyen de me mettre en colere.

ARISTE.

Mais encore faut-il......

M. ARGANTE.

Qu'il épouſe Iſabelle, ou bien....

ARISTE.

Mais, mon frere, penſez-y donc. Iſabelle elle-même, après ce qui s'eſt paſſé......

M. ARGANTE.

Vraiment, je le ſens bien : cela eſt fort embarraſſant. Eh bien! puiſque vous l'aimez tant, chargez-vous de lui, & ne m'en parlez plus.

ARISTE.

Quoi! réellement vous me remettez vos droits?

M. ARGANTE.

Oui, tout autant que vous aurez aſſez de bon ſens pour ne lui pas faire faire de ſottiſes.

ARISTE.

Eh bien! mon frere, pour vous prouver combien je ſuis raiſonnable, je lui donne une fille de qualité fort belle & fort riche.

M. ARGANTE.

A la bonne heure. Voilà parler cela.

DAMIS.

Ah! mon oncle, ne preſſez rien, & ſi vous m'aimez.....

ARISTE.

C'eſt parce que je vous aime que j'ai preſſé moi-même cette union. J'ai déjà l'aveu de la mere, & je crois que mon frere ne ſe fera point prier pour y joindre le ſien. Mon frere, vous connoiſſez toute mon intimité avec le Comte de Gerval.

M. ARGANTE.

Sans doute.

ARISTE.

Accablé, comme vous ſavez, par l'impoſture, il a bientôt été pleinement juſtifié par le Miniſtere; mais je viens d'apprendre qu'il eſt mort en fuyant la perſécution. J'ai retrouvé ſa femme & ſa fille, &, en leur apprenant la réhabilitation du Comte, & leur rentrée dans ſes biens, j'ai demandé pour grace à la veuve qu'elle permît à ſa fille d'accepter la main de mon neveu.

DAMIS, *à part.*

Que je ſuis malheureux!

ARISTE.

Approchez, Mademoiſelle.

SCENE VI.

ARISTE, M. ARGANTE, DAMIS, JULIE, Mad. DE GERVAL, Mad. ARGANTE, ISABELLE, VALERE, LISETTE.

DAMIS.

O Ciel! c'eſt Julie & ſa mere. Se pourroit-il?......

ARISTE, *à Madame de Gerval.*

Et vous, Madame, daignez recevoir les remercîmens de mon frere ſur l'honneur que vous voulez bien nous faire en vous uniſſant à notre famille. Mon frere, voilà Madame de Gerval, & vous voyez votre bru.

M. ARGANTE.

Comment? par quel haſard!

Mad. DE GERVAL.

Vous pouvez juger par-là, Monſieur, du malheur qui

nous accabloit, & des ſentimens d'une fille pour ſa mere. Oui, Monſieur, ma fille, pour me ſecourir dans mon infortune, s'eſt réduite à l'état humiliant où vous l'avez vue. Vous m'en voyez rougir; mais......

M. ARGANTE.

N'en rougiſſez pas, Madame; une telle conduite lui fait trop d'honneur. J'avoue qu'il ſeroit difficile de n'être pas touché d'un exemple ſi admirable & ſi rare, & vous me mettez au comble de la joie en voulant bien m'accorder une belle fille ſi remplie de courage & de vertus : j'en ſuis tout attendri...... (*à Ariſte, bas.*) Croyez-vous, mon frere, que votre Damis en fît autant pour moi?

DAMIS, *qui a entendu.*

Mon pere, en doutez-vous? Après les graces dont vous me comblez, pouvez-vous craindre que mon premier ſentiment ne ſoit pas celui de vous adorer...... Et vous Julie, vertueuſe Julie, daignez-vous conſentir à mon bonheur?

JULIE.

Damis, rien ne m'oblige plus à vous cacher mes ſentimens; il m'eſt bien doux, en ſuivant mon devoir, d'obéir à mon penchant.

Mad. ARGANTE.

Te voilà donc heureux, mon fils. Embraſſez-moi, mon époux, mon fils, ma chere bru, mes enfans, mon frere, mon cher frere; embraſſez-moi tous. Ah! je vais, je crois, mourir de ma joie : mais dites-moi donc un peu : comment cela s'eſt-il paſſé?

ARISTE.

Nous vous expliquerons tout : mais nous avons encore deux heureux à faire.

M. ARGANTE.

Comment?

ARISTE.

Oui, mon frere; Iſabelle perd Damis......

M. ARGANTE.

Eh bien !

ARISTE.

Mon fils.......

M. ARGANTE.

Je vous entends : cela n'eſt pas preſſé.

ARISTE.

Aimeriez-vous mieux accorder Iſabelle à un inconnu ? Vous vouliez bien la marier tantôt.

M. ARGANTE.

Oh ! pouſſons donc la complaiſance juſqu'au bout. Êtes-vous content de moi ? Paſſerai-je encore pour un bourru ?

ARISTE.

Vous êtes adorable......

M. ARGANTE.

J'eſpere qu'à l'avenir on voudra bien avoir quelques égards pour moi, & que je ne ſerai plus l'effroi de la maiſon.

DAMIS.

Ah ! mon pere !

VALERE.

Ah ! mon oncle !

ARISTE.

Ah ! mon cher frere !

Mad. ARGANTE.

Ah ! mon cher époux !

DAMIS.

Me donner Julie !

VALERE.

M'accorder Iſabelle !

Mad. ARGANTE.

Rendre mon fils heureux !

LISETTE.

Et ne pas trop gronder en faiſant toutes ces bonnes actions ! Monſieur, vous pouvez compter que je vous fais

mon compliment du même courage avec lequel j'ai pris la liberté de vous dire tantôt vos petites vérités. Oui, vous pouvez vous assurer que Lisette va dire à qui voudra l'entendre, qu'il n'est pas sous le ciel un meilleur pere, un meilleur tuteur & un meilleur maître que vous; & je vous signe un bail de vingt ans.

ARISTE.

Elle a raison, mon frere; &, quand même à l'avenir vous voudriez un peu gronder, ne vous gênez pas; nous vous le passerons en faveur de vos bonnes qualités.

FIN.

Lu & approuvé pour l'impression. A Paris le 30 Décembre 1783. SUARD.

Vu l'Approbation, permis d'imprimer. A Paris, ce 13 Janvier 1784. LENOIR.

On trouve chez Cailleau, Imprimeur-Libraire, à Paris, rue Galande, les Pieces suivantes du meme Auteur:

La Reconnoissance Villageoise, *Comédie en un acte & en prose, jouée sur le Théatre des Variétés.*

L'Illustre Voyageur, *Comédie en deux actes, jouée en Province.*

De l'Imprimerie de COUTURIER, Imprimeur-Libraire, Quai des Augustins.

